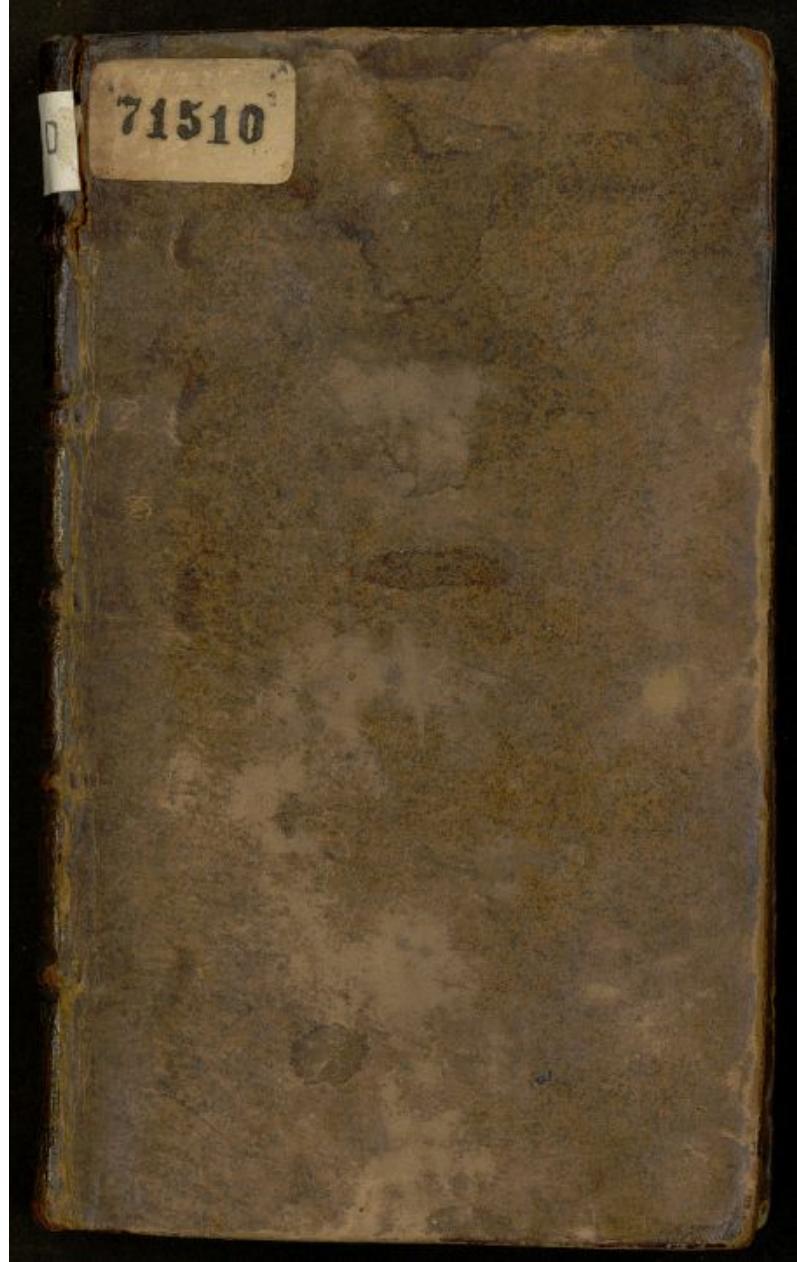


Bibliothèque numérique

medic @

Gagnon, F. A. D.. La Recherche de la vérité dans la médecine et les découvertes qui en ont été faites par diverses expériences et observations nouvelles, contenant 6 traités où l'on fait voir les abus et les erreurs quis'y sont introduites avec les moyens de s'en défendre et pour découvrir la vérité de cette science...

A Paris : chez Jean de Nully, 1697.
Cote : 71510





71510

12

71510

01610

LA RECHERCHE
DE LA VERITE
DANS
LA MEDECINE,

ET LES DECOUVERTES QUI
en ont été faites par diverses Expe-
riences & Observations nouvelles.

CONTENANT SIX TRAITEZ,
*Où l'on fait voir les abus & les erreurs qui
s'y sont introduites ; avec les moyens pour
s'en defendre & pour decouvrir la verité
de cette Science.*

L'on verra dans la page suivante le dessein
de tout l'ouvrage.

*Composé par le Medecin F. A. D. - Gagnon ;
Sieur de Saintigny, Docteur de la Fa-
culté de Montpellier.*



71510

A PARIS,

Chez JEAN DE NULLY, rue saint Jacques,
à l'Image Saint Pierre.

M. DC. XCVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

DESSEIN DE CET OUVRAGE.

POUR parvenir à la vérité de la Médecine, dont l'on fait ici la recherche, l'on y donne six moyens, qui font autant de parties de l'Ouvrage.

LA PREMIERE partie est pour faire connoître les erreurs & les abus introduits dans la Médecine, afin que chacun puisse s'en défendre.

LA SECONDE traite des principes essentiels de cette Science, & ses définitions, pour donner à connoître sensiblement & néanmoins à fond, tout ce qui la concerne.

LA TROISIÈME apprend à connoître la nature du sujet pour lequel elle s'emploie, en y faisant voir ce que c'est que l'homme & dans son état naturel, pour scavoit l'y conserver, & dans ses dérangemens pour scavoit le rétablir.

LA QUATRIÈME établit la certitude des jugemens de la Médecine sur une parfaite connoissance qu'elle donne du rapport & de la dépendance nécessaire qu'il y a entre les signes extérieurs & les causes intérieures.

LA CINQUIÈME découvre les principes de pratique de la véritable Médecine, dans l'esprit desquels il en faut faire usage.

LA SIXIÈME & la dernière apprend la méthode de traiter parfaitement les maladies par l'usage de quelques remèdes certains & spécifiques.



A MONSIEUR
DE LA FOND,
CHEVALIER SEIGNEUR
de la Beauvrière, de la Ferté
Gilbert le Mazy, &c. Conseiller
du Roy en ses Conseils d'Etat &
Privé, Maître des Requêtes or-
dinaire de son Hostel, Intendant
de Justice, Police & Finances en
Franche-Comté.



MONSIEUR,

*Quoy que la vérité se soutienne
par elle-même, l'on voit néanmoins
à ij*

E P I S T R E.

tous les jours qu'elle ne laisse pas d'avoir besoin d'appuy & de faveur pour se faire connoître. Elle ne manque jamais d'estre combattue par le mensonge, qui ayant plus de partisans qu'elle dans le monde, l'opprimeroit dès qu'elle commenceroit à paroître, si le Ciel dont elle est fille ne luy donnoit d'assez puissans secours pour la mettre en état de repousser ensuite par ses propres forces celles de ses ennemis.

C'est ce qui m'oblige, M O N S E I-
G N E U R , de vous demander pour
elle votre protection, dans le dessein
que j'ay pris de procurer son établissem-
ment par mes recherches dans la Me-
decine, où elle est bien moins connue
que par tout ailleurs.

Je prévois que ce petit Ouvrage
qui est fait pour la destruction de l'ar-
tifice & de l'erreur, aura à soutenir
les attaques d'un grand nombre d'en-
nemis ; j'ay besoin de mettre à sa
 teste le nom d'un homme qui soit il-
 lustre par son intégrité & par ses lu-

EPISTRE.

mieres , comme il l'est & le sera tous-
jours par ses emplois.

Si celuy d'Intendant d'une Pro-
vince conquise vous fait honneur
dans le monde , MONSEIGNEUR ,
on peut dire que votre sage conduite
& votre capacité en font aussi beau-
coup au discernement de notre grand
Monarque .

Il falloit à Sa Majesté dans un poste
comme celuy-là , un homme tel que
vous , qui fust digne également de la
confiance de son Prince , & de celle
de ses nouveaux Sujets , qui scust
commander sans appesantir le joug de
l'obeissance par trop de sévérité , ny
sans l'affoiblir par trop de complai-
sance ; qui scust faire tout ensemble
aimer & craindre son Maistre , &
qui réunissant en sa personne l'hom-
me de bien , & le sage Politique , joi-
gnist à toutes ses grandes qualitez celles
de Protecteur des peuples de son dé-
partement .

Ils scavent , MONSEIGNEUR ,
que vous soutenez leurs intérêts avec

E P I S T R E.

éhaleur , que vous prevenez leurs besoins avec sagesse , & que vous leur menagez toujours les faveurs de la Cour avec succès.

Ce sont des veritez si connues dans la Franche-Comté , que le temps ne les effacera jamais , non plus que ma reconnaissance , si vous agréez la liberté que je prends de vous donner un témoignage public du profond respect avec lequel je suis ,

MONSIEUR,

Vostre tres humble , & tres obéissant serviteur ,
D-G AIGNON.

APPROBATION.

J'ay lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier ce Manuscrit, intitulé : *La Recherche de la vérité dans la Médecine*, contenant six Traitez. A Versailles le septième Juin mil six cent quatre-vingt dix-sept. Signé, BOURDELOT.

Extrait du Privilege du Roy.

Par Lettres Patentes du Roy du 29. Juin 1697. signé, GOURDON. Il est permis au Medecin D.-Gagnon, Docteur de la Faculté de Montpellier, de faire imprimer, vendre & debiter un Livre intitulé : *La Recherche de la vérité dans la Médecine, &c.* contenant six Traitez, pendant le temps de six années, à compter du jour que ledit Ouvrage aura été achevé d'imprimer ; Avec défenses à qui que ce soit de l'imprimer, ou distribuer, faire imprimer, ou faire debiter ou contrefaire dans tout le Royaume, sans une permission par écrit de l'Exposant, durant ledit temps, à peine de six mille livres d'amende, de con-

ffication des exemplaires, & de tous dépens, dommages & intérêts ; ainsi qu'il est plus amplement porté par ledit Privilege.

*Registre sur le Livre de la Communauté
des Marchands Libraires & Imprimeurs
de la Ville de Paris, le 16. Juillet 1697.
Signé, P. AUBOURN, Syndic.*

LA



LA RECHERCHE
DE LA VERITE'
DANS
LA MEDECINE.
ET LES DECOUVERTES QUI
en ont été faites suivant diverses expé-
riences & observations nouvelles.

C'EST de tout temps que les hommes sont sujets à une infinité de maladies, qui troublant la tranquillité de leurs jours, les conduisent enfin à la mort. C'est aussi de tout temps qu'il a été de leur intérêt de chercher les moyens d'éloigner le terme fatal du tombeau, & de porter jusqu'à une heureuse vieillesse le nombre de leurs années.

gagnon 8

A

2 La Recherche de la Verité

C'est pourquoy l'on a vû dans tous les siecles de grands hommes cultiver la Medecine , & consacrer leur étude à la recherche de ses merveilles , & leur plume à publier ses avantages.

Nous sommes redevables aux Anciens de nous avoir ouvert les yeux sur ses mysteres ; nous sommes obligez aux Modernes de nous en avoir donné de plus grands éclaircissemens ; & par dessus tout nous ne pouvons assiez louer la bonté de notre auguste Monarque , qui voulant faire fleurir cette Science dans ses Estats pour l'utilité de ses peuples , luy a donné quantité d'habiles protecteurs , qui s'appliquent à la perfectionner par toutes sortes de recherches & d'expériences.

Mais malgré ces puissans moyens qui devroient l'avoir rendu recommandable parmi les hommes , elle leur devient néanmoins presque inutile. Rebutez souvent des longs essais qu'ils en font , ils sont obli-

gez d'avoir recours dans leurs maladies à des personnes qui n'ont point d'autre science qu'un livre de receipts, ni d'autre experience que le hazard.

Cela fait que bien des gens se revoltent contre la Medecine, & sont moins disposez à s'en prévaloir, qu'à former des murmures contre sa prétendue inutilité. Ils la croient incertaine & dangereuse, parce qu'ils ne la connoissent pas ; ils la font passer elle-mesme pour une espece de maladie ; & après l'avoir injustement condamnée au tribunal de leur raison, ils la rendent encore ridicule sur les theâtres.

Il est constant qu'on ne la décrie Pline le Vieux, l. 29. qu'à cause du mauvais usage qu'on en fait, & non point par rapport à elle-mesme. Ceux qui se déchaînent contre ses abus, sont obligez de rechercher son secours dans leurs besoins. La curiosité que l'on a d'en avoir quelque connoissance, & l'honneur que l'on se fait d'en

A ij

4 *La Recherche de la vérité*
scavoir raisonner dans l'occasion,
sont des témoignages évidens de
l'estime que ses plus grands ennemis
luy donnent sans s'en appercevoir.
Son véritable mérite a toujours eu
des partisans, & l'Antiquité même
a dressé des statuës à ceux qui pour
l'avoir possédée éminemment, se
sont fait considerer comme les An-
ges tutélaires de leur patrie.

J'entreprends donc de justifier
cette Science bienfaisante, que se-
lon l'Ecriture sainte, l'homme pru-
dent doit soigneusement recher-
cher ; & puisque le peu d'estime
qu'on en fait aujourd'hui ne vient
pas de ce qu'elle est une science
inparfaite, mais seulement de ce
qu'elle n'est pas parfaitement con-
nue ny exactement pratiquée, mon
dessein est de la faire paroître au-
tant qu'il me sera possible dans tout
son jour, en faisant voir qu'elle est
& curieuse dans toutes ses connois-
sances, mais encore qu'elle est utile

dans sa fin , certaine dans ses juge-
mens , infaillible dans ses princi-
pes , & bonne dans ses remedes. Je
veux & par l'inclination que j'ay
pour la verité , & pour la consola-
tion de ceux qui la cherchent , don-
ner icy une telle idée de la Mede-
cine , que chacun puisse desormais
s'en servir avec toute sorte de con-
fiance.

Et pour cette raison je ne fais
point difficulté d'avouer que
tout ce qui paroîtra nouveau dans
cet ouvrage , sont cependant des
veritez aussi anciennes que le mon-
de , que la paresse des hommes &
le malheur des temps avoient lais-
sées dans les tenebres.

Si l'on n'y trouve pas tout l'ordre
ni toute la politesse qu'il seroit à
desirer , au moins puis-je assurer
que je n'ay rien negligé de ce que
j'ay cru essentiel à mon sujet , ayant
pris soin , autant qu'il m'a esté possi-
ble , de faire valoir la verité par
tout ce que la raison a de plus évi-

A iiij

6 *La Recherche de la vérité, &c.*
dent, & par tout ce que l'expérien-
ce a de plus certain.

Après toutes ces précautions je
permets à la critique la plus ma-
ligne & à l'envie la plus noire, de
dire tout ce qu'il luy plaira. La ve-
rité se soutient par elle-même. Je
luy laisse le soin de me défendre,
tandis que je prens celuy de l'éta-
blir.



*Q'Y AYANT UNE VERITABLE
& une fausse Medecine établie dans
le monde , l'un des meilleurs moyens
pour en décoverrir la verité , c'est de
reconnôître les abus & les erreurs
qui s'y sont introduites , afin de
pouvoir les éviter.*

LA veritable Medecine est une science naturelle , qui apprend à conserver la vie des hommes dans une santé parfaite , par le retranchement des choses nuisibles , & par le choix de celles qui sont utiles , soit pour les guerir de leurs maladies , soit pour les en préserver , ou du moins pour les soulager , si le reste est trouvé impossible par Theoplo:
en De-
most. le sentiment d'habiles Medecins.

Je dis que la Medecine est une Science , parce qu'elle a la certitude & l'évidence que doit avoir une Science. Elle surpassé mesme

A iiij

§ *Les Abus qui se commettent*
les autres , en ce qu'elle connoit
l'avenir , & que ce n'est que par ces
sortes de connaissances qu'elle peut
justifier celle qu'elle a des choses
présentes.

Elle est naturelle , puis que la
conservation de la vie , & le réta-
bissement de la santé , qui sont ses
uniques fins , & qui sont toutes ses
occupations , sont les ouvrages de
la nature , & que pour y parvenir
elle ne se sert que de la raison & de
l'expérience , qui toutes deux sont
naturelles.

Or si la Medecine est naturelle ,
il faut par consequent qu'elle soit
certaine , & mesme évidente en
quelque maniere : Certaine , par-
ce que ses principes étant ceux
de la nature , ne peuvent qu'estre
immuables , & que si elles changent
toutes les deux à tout moment , tous
leurs changemens se font toujours
d'une mesme façon. Evidente pour
le dehors , parce qu'elle est sensible ,
& que ce qui est sensible est plus évi-

dans l'usage de la Medecine. 9
dent par soy-même que par toutes
les raisons imaginables.

Elle est neanmoins fondée sur la
conjecture , je l'avoué , en ce que
c'est seulement par l'évidence des
signes extérieurs , qu'elle juge de
l'interieur qui est caché : mais aussi
ses conjectures sont certaines , par-
ce qu'elles sont fondées sur le rap-
port de l'exterieur avec l'interieur ,
& que ce rapport est certain , pro-
venant des mesmès mouvemens d'u-
ne mesme nature.

Y a-t-il rien de si caché que le
coeur ? Cependant par le poux qui
est sensible au dehors , on découvre
tous ses mouvemens. Le cerveau ,
les poumons , l'estomac , & toutes
les autres parties interieures du
corps , marquent aussi certainement
leur état & leur disposition , par la
maniere dont se font leurs fonctions
particulieres , & par la qualité de
tout ce qui provenant de leur sub-
stance , la rend sensible au dehors.
Qu'il y ait dans le monde une

10 *Les Abus qui se commettent*

Medecine de cette nature ; qu'elle soit veritable , & que mesme l'on soit quelquefois assez heureux pour la rencontrer , l'on ne sçauroit raisonnablement en disconvenir , puis qu'il est de fait que dans des maladies fort dangereuses , & dans des douleurs tres cruelles , il y en a qui trouvent de bons remedes, qui sont suivis d'un soulagement prompt & considerable. Cœux mesmes qui nient qu'il y ait une veritable Medecine , sont les premiers à s'en servir sans y penser , lors que se sentant hors de leur estat naturel , ils se retranchent ce qui pourroit leur nuire , ou ils se procurent ce qui leur manque pour leur santé.

*Pline le Vieux,
L. 29.*

Mais s'il est certain qu'il y a une veritable Medecine , il n'est pas moins constant qu'elle n'est pas bien encore universellement connue , & qu'elle est enveloppée de beaucoup d'erreurs, puis que par tout l'on voit tous les jours des personnes des plus robustes & dans la plus grande vi-

dans l'usage de la Medecine. 38
gueur de leur âge , ravies par la mort entre les bras de leurs Medecins, lesquels doivent au moins dans ces occasions avouer qu'ils n'ont pas rencontré la vérité de la Medecine.

Car d'accuser toujours la mort , & de luy en attribuer toute la faute , sur ce qu'estant naturelle aux hommes elle leur est inévitable , c'est une erreur bien évidente, parce que la mort n'est naturelle que lors que la vie est usée , & non pas quand le cours n'en est interrompu que par quelque accident de maladie, contre lequel on a eu le malheur de ne trouver aucun secours.

S'il est donc constant qu'il y ait une véritable Medecine , & que cette Medecine ne soit point encore parfaitement connue , la question est réduite uniquement à sçavoir où l'on peut la trouver , & à connoître les moyens seurs pour y parvenir. Pour moy , je suis persuadé que le premier moyen qu'il faut prendre pour trouver la vérité dans la Mede-

¶2 Les Abus qui se commettent
cine , & pouvoir jouir de ses grands
avantages , c'est d'y découvrir ce
qu'on peut y avoir introduit d'abus
& d'erreurs , afin de les éviter.

Car s'il est vray, comme l'on doit
en tomber d'accord , que l'on s'y
trouve souvent trompé , & qu'il en
arrive des accidens considerables ,
cela ne se peut sans qu'il y ait de
l'erreur , & par consequent sans
qu'on s'y trouve écarté de la ve-
rité.

Or pour trouver cette vérité , il
faut la chercher. Pour la chercher
il faut abandonner les erreurs. Pour
les abandonner il faut les connoî-
tre ; & c'est par cette raison que
je crois que pour trouver la vérité
dans la Medecine , il est nécessaire
avant toute autre chose de connoî-
tre toutes les erreurs qu'on y a in-
troduites , n'estant pas possible que
les erreurs en soient toutes bannies
sans qu'elle reste ensuite dans sa pu-
reté & dans une vérité parfaite.

Pour ne pas nous tromper dans

cette recherche , il est à propos de distinguer ces deux choses dans la Medecine : l'usage de l'Art , & la Science , lesquels pour paroître n'estre qu'une mesme chose , sont neanmoins fort differens l'un de l'autre.

Dans la Science il ne sçauroit y avoir de l'erreur , parce qu'elle est fondée sur les principes de la nature qui sont certains , & que la vérité se rencontre toujours là où il y a de la conformité avec ce qui est certain.

C'est aussi pourquoy les Medecins sçavans réussissent toujours également , soit en venant à bout de tout ce qu'ils ont entrepris , soit en n'entretenant que ce qui peut leur réussir.

Pour l'usage seul de l'Art , il n'en est pas de mesme , parce qu'il n'est établi que par les hommes , lesquels dans leurs opinions sont sujets à se tromper eux-mesmes ; & dans leur conduite , faciles à se tromper les

Les Abus qui se commettent

uns les autres , & que tout ce qui est fondé sur leur invention , n'est jamais établi que sur des regles fixes & déterminées , qui par consequent ne peuvent qu'estre fausses, en cela mesme qu'elles n'ont pas le rapport qu'elles devroient avoir avec la nature , qui est dans un mouvement & dans un changement continual.

Ce n'est pas pour cela que j'aye dessein de blâmer icy le Corps de ceux qui font profession de l'Art de Medecine : Je dois & je veux au contraire l'honorer , puis que j'y suis aggregé ; & mesme je trouve à propos , que ceux qui veulent avoir la foy publique dans ce ministere , donnent aussi dans les Ecoles des marques publiques & suffisantes de leur merite & de leur capacité , afin que les peuples puissent les regarder ensuite comme les seuls aziles de leur vie & de leur santé.

Mais aussi l'on ne me doit pas blâmer , si je tâche d'empêcher qu'on

dans l'usage de la Medecine. 15

n'abuse de cette foy publique ; si j'apprens comment il faut discerner les faux Medecins d'avec les veritables , & si je montre aux hommes que c'est chercher leur perte que de confier en aveugles leur vie à l'Art de Medecine , à raison des grands abus que les mauvais Medecins y commettent ; que cet Art ne suffit point seul & sans estre soutenu par la science , comme il l'est chez les plus habiles ; que comme la guerison est un ouvrage de la nature plutost que de l'artifice , les Medecins n'estant de la nature que les ministres , & non pas les maîtres ni les auteurs , ne peuvent estre utiles pour la santé , qu'autant qu'ils sont naturalistes ; que par consequent ce n'est que dans la science de la nature qu'il faut chercher la vérité de la Medecine , & non pas dans l'usage de l'Art , ni dans les preceptes des Auteurs ausquels on ne se doit fier qu'autant qu'ils sont approuvez par la raison.

16 *Les Abus qui se commettent*

En effet si nous en examinons toutes les routes, nous y trouverons bien des chemins écartez, qui éloignent les hommes de la vérité de la Médecine, & qui empêchent qu'ils n'y puissent parvenir.

Ce que ceux qui sont les plus prévenus d'autres sentimens, seront obligés d'avouer eux-mesmes, si considerant que l'Art ne peut avoir de vérité qu'autant qu'il imite la nature, ils prennent garde en mesme temps qu'il y a bien des choses qu'on a introduites dans celuy-cy, qui bien loin d'estre conformes aux principes naturels, y sont fort contraires, aussi-bien qu'à la raison; comme j'espere le faire voir dans les observations que j'ay faites sur les erreurs générales & particulières que l'on a introduites dans la Médecine, & que je rapporteray, après avoir montré dans l'article suivant, les abus qui s'y commettent tant par ceux qui font profession de la Médecine, que par les malades:

Car

Car les fautes des uns & des autres sont, comme les erreurs qui se sont introduites dans la Medecine, également cause que souvent l'on ne ressent pas les bons effets de la véritable Medecine que nous recherchons présentement.

OBSERVATIONS

Sur les Abus qui se commettent dans l'usage de la Medecine, tant par les Medecins que par les Malades, & par d'autres personnes particulières.

L'ON ne sçauoit rechercher la vérité dans la Medecine, sans avouer en mesme temps qu'il y a des abus, des erreurs, & de l'ignorance : car s'il n'y avoit rien de tout cela, la vérité y feroit parfaitement connue ; & si la vérité étoit assez connue, l'on ne feroit plus en peine d'en faire la recherche.

Ce n'est pas que ces taches soient

B

naturelles à la Medecine, puis qu'elle est une véritable Science, comme je viens de le faire voir. Mais cependant elle y a toujours été sujette, parce qu'elle dépend de l'esprit des hommes, parmi lesquels il y en a toujours eu beaucoup de ceux qui donnent dans le faux.

Car enfin la Medecine n'a de prix qu'autant qu'on la fait valoir, que le Medecin ordonne bien, & qu'il est bien obéi. Si ses ordonnances étant exécutées ponctuellement, il se trouve en même temps qu'il ait toutes les bonnes qualités nécessaires pour bien conduire son malade ; qu'il soit de bonne foy pour aller droit à sa guérison ; qu'il soit homme de science aussi-bien que d'expérience, pour pouvoir bien juger de la nature de la maladie & de celle des remèdes ; qu'il soit habile pour sçavoir profiter de l'occasion favorable, qui, comme dit Hippocrate, passe & s'échappe en un instant ; la Medecine est en

*Voyez
le 1. A-
phor.*

dans l'usage de la Medecine. 19
ce cas certaine & une véritable
Science ; si non il n'y auroit pour
ce même cas plus rien de la science
ni de la vérité dans la Médecine.
Tout y seroit hazard, & par con-
sequent il n'y auroit plus de certitu-
de ni de seureté.

Or comme ces conditions man-
quent fort ordinairement , sur tout
de la part des Médecins , il ne faut
pas s'étonner s'il s'est bien glissé des
erreurs dans la Médecine , puis que
les abus ont commencé par ceux-
mêmes qui pouvoient & qui de-
voient seuls y établir la vérité.

I. OBSERVATION

o v

I. ABUS.

*La rareté des bons Médecins , & le
grand nombre de ceux qui abusent
de leur profession.*

SI tous ceux qui ont fait jusqu'icy
la profession de la Médecine de-
puis son établissement , avoient eu
B ij

20 *Les Abus qui se commettent*
toutes les bonnes qualitez qu'il fau-
droit avoir pour en faire valoir la
verité , il est certain qu'on la verroit
aujourd'huy dans toute sa pureté &
dans toute sa vertu.

Nous pouvons donc de son peu
de progrés, tirer cette conséquence
qu'il faut qu'il y ait toujours eu très
peu de bons Medecins.

Notre siecle n'est pas si malheu-
reux , qu'il en soit tout à fait dé-
pourveu. J'en scay plusieurs de con-
nus & de cachez , qui sont d'un me-
rite tout à fait distingué. Mais que
le nombre de ces grands hommes
est petit ! & combien y en a-t-il
d'autres qui donnent tous les jours
des preuves certaines & évidentes
ou de leur ignorance, ou de leur peu
de sens , ou de leur negligence , ou
de leur peu de bonne foy !

L'on en connoist qui font rouler
toute la science de la Medecine sur
l'usage de trois ou quatre remedes
qu'ils donnent à taftons les uns a-
près les autres , qui ne scavent où

ils en sont quand ils sont au bout de leur rolet , & qui avec cette pratique de routine ont établi une grosse réputation sur le grand nombre des gens qui ont péri sous leur conduite , comme sur le nombre de ceux qu'ils ont gueris.

Parmi les Sçavans il se rencontre bien des paresieux, qui préférant leur repos au soulagement des malades , rendent souvent entre leurs mains la Medecine fort inutile.

S'ils sont aspres à la pratique,c'est ordinairement par une fausse émulation que leur donne l'envie & l'ambition , ou par un motif d'intérêt que leur fait naître l'avidité qu'ils ont pour le lucre , & non point par un plaisir honnête de soulager les hommes , & de s'acquitter dignement de leur ministère.

Ce qui est si véritable , que dans le malheur qu'ils ont eu de mal réussir à leurs malades , s'ils s'apperçoivent que l'on soit dans la disposition de les changer pour prendre

22 *Les Abus qui se commettent*
quelque autre Medecin , on voit
qu'il n'y a point d'artifices , si mé-
chans soient-ils , qu'ils ne mettent
en usage pour se conserver ces pau-
vres victimes. Ils inventent les der-
nieres calomnies contre ceux qui
leur font ombrage ; ils donnent ,
(contre ce qu'ils en pensent) toujours
de belles esperances à leurs mala-
des , ne faisant point difficulté de se
résoudre à leur voir rendre les der-
niers soupirs plutost que de quitter
prise , & donnant mesme à connoî-
tre évidemment par des manieres
tres odieuses , si l'on est venu à les
changer , qu'ils auroient beaucoup
mieux aimé les voir perir entre leurs
mains , fussent-ils leurs propres a-
nis ou leurs protecateurs , que de
les voir guerir sous d'autres condui-
tes ; soit que cela arrive parce qu'il
suffit qu'on demande d'autres se-
cours que le leur , pour meriter leur
indignation , soit qu'ils ne puissent
souffrir que d'autres en reparant
leur faute , donnent des marques

L'on trouve aussi que presque tous les Medecins font arrêter à leurs sentimens , & cela d'une maniere differente , les uns en estant si idolâtres , qu'ils ne croient bon que ce qu'ils imaginent , ni bien que ce qu'ils font : les autres en estant si jaloux , qu'il suffit qu'on leur propose quelque autre remede dont ils ne s'estoient pas avisé , pour le juger d'abord mauvais.

Tout cela estant tres véritable & tres connu dans le monde , n'est-ce pas un abus bien horrible dans la Medecine , que ceux qui doivent estre les partisans de sa vérité , & qui sont creez pour estre les protecateurs de la vie des hommes , sacrifient tout à leur propre interest ou à leur caprice.

Cet abus ne regneroit point si fort sans doute sur la terre , si au lieu qu'il ne se fait presque point de Medecins que par forme d'établissement , l'on vouloit auparavant

24 *Les Abus qui se commettent*
prendre mieux garde que l'on ne
fait s'ils ont assez de genie pour pénétrer les mysteres les plus secrets
de la Medecine , & s'ils sont portez
naturellement plutost à bien faire,
qu'à faire de leur Profession un mé-
tier pour aller seulement à la for-
tune.

II.

*L'ignorance de la plupart des Medecins
paroist évidente dans la diversité de
leurs sentiments , jointe à l'unifor-
mité de leur pratique.*

TL sera facile de reconnoître le grand nombre de Medecins qui abusant des veritables principes de la Science de la Medecine, s'en font chacun à leur mode , si appellant plusieurs Medecins pour voir des malades , on prend la précaution de les faire venir à l'insu l'un de l'autre ; car de cette maniere on n'y trouvera ordinairement point de vérité.

L'on

L'on n'en reconnoîtra point dans leurs sentimens , parce qu'on trouvera qu'ils feront tous differens , & qu'il manquera cette unité qui seule peut justifier la vérité d'une doctrine. Il n'en paroîtra point non plus dans leur pratique , que l'on prendra plutost pour une véritable routine , parce qu'on verra ces mêmes Medecins , malgré la grande difference de leurs sentimens , convenir tous néanmoins , & presque dans toutes sortes d'occasions , pour les mesmes remèdes.

S'agit-il de traiter un malade de la colique , l'un des Medecins dira , y trouvant de la chaleur , qu'elle est provenue de la bile. L'autre au contraire y voyant de la pâleur au visage du malade , soutiendra qu'elle est causée par des glaires congelées ; & tous deux , tant celuy qui veut que ce soit du froid , que celuy qui soutient que c'est du chaud , concluront qu'il faut commencer le traitement de ce malade par la saignée ,

C

26 *Les Abus qui se commettent*
& poursuivront la cure d'une ma-
niere semblable.

L'on est mesme dans le monde si
fait à cette methode fixe & déter-
minée, que le moindre Chirurgien
est capable d'enseigner les mesmes
moyens que peut ordonner le Me-
decin ; & le Malade qui n'en est pas
moins instruit , peut souvent seul
dire d'avance ce qu'on luy doit or-
donner.

De sorte qu'il semble que l'on ne
demande du secours dans les mala-
dies que par coutume ou par poli-
tique , & que ne se rencontrant pas
un grand soulagement dans la Me-
decine que pratiquent la plus gran-
de partie des Medecins , l'on ne s'en
serve plus que par maxime d'hon-
neur, ou parce qu'on a des mesures
à garder. Peut-il y avoir dans la
Medecine un plus grand abus que
celui-ci ?

III.

Le peu de secours que l'on tire de la Medecine, vient de ce qu'on ne s'adresse pas à ceux qui en possèdent la véritable Science.

ON fait dans le monde une grande faute, qui est cause que dans les maladies on ne rencontre que rarement les bons effets de la véritable Medecine ; c'est que pour la trouver on s'adresse où elle n'est point.

Ceux qui pour estre rebutez des Medecins, les méprisent ; se confient dans leurs maladies à des gens qui n'en font pas profession, se fondant sur le soulagement qu'ils ont reçu de ces mesmes personnes en d'autres occasions, ou qu'ils en ont vu recevoir par autruy. Mais ils s'y trouvent ordinairement trompez, parce que si ces gens-là ont réussi à leur égard, c'a été sans scavoir la raison de leur succès, sans connois-

C ij

28 *Les Abus qui se commettent*
fance de cause , & par consequent
par un pur effet du hazard.

Il y en a aussi qui recourant aux Docteurs en Medecine , s'en trouvent souvent tres mal , parce que dans le malheur où l'on est par tout de voir parmi peu d'habiles Medecins , un grand nombre d'ignorans , ils n'en ont pas su faire le bon choix , pour avoir trouvé qu'ils parloient tous à peu près les uns comme les autres , & pour n'avoir pas connu les marques qui en font faire la distinction essentielle.

Pour bien faire cette distinction parmi les Medecins , il faut bien se garder de s'arrêter seulement à leur réputation , parce qu'il n'y a point de profession où il se fasse plus de partis qu'en la leur , & que chacun parle d'eux bien ou mal suivant sa passion , ou suivant celle de quelqu'autre que l'on a épousé . L'on ne doit pas non plus se fier aux apparences que donnent les Medecins , parce qu'elles sont souvent trom-

Il y en a qui donnent leur estime aux Medecins, par rapport à la fortune qu'ils ont faite dans la pratique de la Medecine : C'est fort bien fait de prendre garde si un Medecin est dans la vogue ou à la mode, & de considerer la voix publique, parce qu'il est plus difficile que l'erreur se trouve dans une grande multitude que parmi peu de gens : mais aussi pour cela on ne laisse pas de s'y trouver trompé, à moins que l'on n'ait pris le soin de rechercher ce qui a donné occasion à la reputation de ce Medecin, laquelle pourroit avoir été acquise par ses artifices comme par son propre mérite.

D'où il arrive aussi qu'il y a des réputations, qui ne pouvant subsister, n'ont que le temps seul, qui ne peut suffire pour faire connoître la vérité ; & d'autres qui se soutenant toujours, vont plutoft en augmentant avec le temps.

Ces dernières mesme ont coutu-

C iij

30 *Les Abus qui se commettent*
me d'avoir de fort petits commen-
cemens , parce que les habiles Me-
decins qui se les établissent , aiment
mieux se limiter d'abord à une me-
diocre occupation pour y mieux fai-
re leur devoir , & se plaisent à se
cacher dans les commencemens ,
ne voulant se produire tout à fait
que lors qu'ils se sentent assez forts
& par leur longue étude & par leur
grande expérience , pour soutenir
l'éclat qu'ils sont capables de faire.

Pour ne se pas tromper dans le
choix des Medecins , le moyen le
plus seur est d'apprendre à les con-
noître par soi-même avant la mala-
die , & de faire assez d'habitude a-
vec eux pour pouvoir juger de leur
merite personnel. Car il faut qu'un
Medecin soit homme de bien , &
tres soigneux , plein d'esprit & de
bon sens , d'une grande expérience ,
& d'une science consommée , afin
qu'avec la bonne volonté qu'il aura
de faire dans l'occasion tout ce qu'il
peut , (ce qui ne suffit point dans

dans l'usage de la Medecine. 31
la Medecine) il ait aussi assez de ca-
pacité pour faire tout ce qu'il doit.

Il semble qu'il soit fort difficile
de bien connoître l'étendue de la
science du Medecin ; & en effet
cette connoissance seroit même
impossible , au moins à l'égard du
vulgaire , si l'on vouloit juger de
sa science par des raisonnemens ti-
rez de ses principes , parce qu'ils
sont au dessus de la portée de bien
des gens. Cependant il n'est rien
de si facile que de se connoître par-
faitemment à la science du Medecin ,
même aux plus grands idiots du
monde , pourvu qu'ils en jugent
par les effets.

Mais en juger par les effets , ce
n'est pas s'arrêter simplement (com-
me l'on a coutume de faire , par une
grande erreur ,) aux guerifons des
malades que traite le Medecin : car
ces guerifons sont des marques fort
équivoques de sa science , & il ne
faut jamais s'y fier , à moins que l'on
ne sçache bien distinguer si c'est

C iiiij

32 Les Abus qui se commettent
luy ou la nature qui les a faites ;
ce qui se pourra fort bien par le
moyen de la dernière des marques
que je donneray icy , pour appren-
dre à connoître parfaitement par
les effets, si un Medecin a toute la
science & la capacité qui luy est
necessaire dans son ministere.

La premiere de ces marques est
quand le malade ressent en soy tout
ce que son Medecin dit sur sa ma-
ladie , & que ce Medecin le dit par
sa propre connoissance , sans avoir
besoin de s'en faire instruire par
ses malades , comme font les igno-
rans , lesquels en cela doivent au
moins avoüer qu'ils sont incapa-
bles de traiter feurement les petits
enfans , les muets , les fourds , les
infensez,& toutes les personnes avec
qui l'on ne sçauoit conferer.

La seconde marque d'une scien-
ce parfaite dans un Medecin , c'est
quand bien loin de n'aller qu'à tâ-
tons dans le traitement des mala-
dies , comme font les Medecins

dans l'usage de la Medecine. 33
aveugles , qui disent toujours qu'il faut voir , & qu'on verra ; ou bien au lieu de parler ambigu sur les évenemens , comme font ceux qui craignent en ne devinant pas , de faire voir leur erreur ; il justifie toujours la connoissance qu'il a de la nature du mal , par les predictions qu'il fait , toujours positives & toujours veritables de toutes les suites qui en doivent arriver .

La troisième marque est s'il donne des raisons de tout ce qu'il fait , & si à tout ce qu'on lui dit il répond d'une maniere qui soit palpable & fort intelligible ; n'employant jamais dans ses discours un certain galimathias dont se servent ceux qui ont besoin de cacher leurs défauts & de couvrir leurs erreurs .

La dernière & la meilleure marque , c'est lors qu'il n'ordonne & ne donne aucun remede qui ne soit suivi de quelque soulagement , coupant ainsi chemin à la maladie dans le temps même qu'elle pa-

Car c'est en cela qu'est différente la guerison qui s'est faite par le secours du Medecin, d'avec celle qui a esté l'ouvrage de la nature seule , parce que cette dernière sorte de guerison n'arrive que lors que la maladie a fait & a eu tout son cours , & que par consequent la nature en a essuyé & soutenu toute la rigueur.

En quoy il est évident que le Medecin n'y a aucune part , puisque dans le temps que la nature estoit plus forte , & que le mal n'avoit encore que de foibles commencement , il n'a pu en empêcher le progrés , ny diminuer rien de sa force , qui estoit le seul bien qu'il pouvoit faire au malade.

Delà on voit évidemment qu'en pareil cas le malade n'a aucune obligation à son Medecin , quoique cependant ce Medecin , par un abus qui est ordinaire , mais qui n'en est pas moins insupportable , ne laisse

dans l'usage de la Medecine. 35
pas pour lors de s'attribuer d'autant plus de gloire de ces sortes de guerifons , qu'il a laissé souffrir ou languir plus long-temps son pauvre malade.

I V.

Le peu de progrés que l'on fait dans la science de la Medecine , vient de ce que les Medecins ne cherchent que leurs propres intérêts , refusent de conferer sur les maladies avec toutes sortes de Medecins.

UN autre abus considérable dans la Medecine , c'est que plusieurs Medecins refusent les meilleurs moyens qu'ils puissent avoir pour y établir la vérité , en ne voulant entrer en consultation pour les cas difficiles qu'avec ceux de leur Faculté ; comme si le Seigneur refusoit aux autres la grâce de pouvoir donner un bon conseil.

Cependant cette maxime est évidemment contraire au bien public ;

36 *Les Abus qui se commettent*
& d'ailleurs à moins que ces Medecins ne soient retenus par la crainte d'y avoir du dessous, je ne vois pas par quelle raison ils se peuvent défendre d'écouter, sur une maladie dangereuse & où ils ont du doute, des sentimens qui leur sont proposés, quand ce seroit par des personnes qui ne feroient pas profession de la Medecine.

Car comme les Medecins ne peuvent sans presumption se flatter d'avoir dans leur teste seule tout ce que savent les autres hommes, & que de même ils peuvent savoir aussi bien des choses que les autres ne savent pas ; si ce que les autres proposeront sur la maladie se trouve le meilleur, ne doivent-ils pas estre ravis, en se voyant instruits, de trouver des moyens plus faciles ou plus feurs qu'ils n'avoient, pour sauver la vie à ceux qui la leur ont confiée ? Et si ce qu'ils ont pensé eux-mêmes est jugé plus avantageux, n'auront-ils pas de la gloire, & en

dans l'usage de la Medecine. 37
mesme temps du plaisir , en instrui-
tant les autres , de faire voir qu'ils
ont mieux rencontré , & qu'ils sont
dans le bon chemin ?

On peut ajouter à cet abus la per-
nicieuse maxime de ceux qui non
seulement rejettent d'abord tous
les remedes nouveaux , sans vouloir
seulement prendre la peine de les
examiner , (comme s'il estoit im-
possible qu'il y eust d'autres bons
remedes que la saignée , ou la pur-
gation) mais qui encore décrient
ceux qui les proposent , parce qu'ils
croyent qu'ils peuvent faire omбра-
ge à leur gloire ou à leur fortune ,
les regardant tous comme les objets
de leur execration .

V.

*Il y a bien des gens qui perissent pour
ne vouloir pas changer leur Mede-
cin par la trop grande consideration
qu'ils ont pour eux .*

S'IL y a bien des gens qui meu-
rent par obeissance , lesquels

38 *Les Abus qui se commettent*
feroient encore en vie s'ils n'avoient
jamais vu de Medecins , l'aveugle-
ment & le nombre n'est pas moins
grand de ceux qui perissent par l'a-
mitié & par la consideration qu'ils
ont pour eux.

Je conviens qu'un malade est fort
heureux quand il a un Medecin
pour amy , parce que cette amitié
est capable de faire chercher à ce
Medecin toutes sortes de bons ex-
pediens pour soulager son malade,
& ne luy permet pas de rien oublier
de toutes les choses qui peuvent
estre nécessaires pour le recouvre-
ment de sa santé.

Mais aussi est-il véritable que si
le malade ayant une amitié recipro-
que pour son Medecin , vient à em-
pirer sous sa conduite de telle ma-
niere que sa vie en soit fort en dan-
ger , cette amitié qui est entr'eux
deux , est pour le malade pour le
moins aussi dangereuse que son mal
mesme , parce qu'elle le tient ou par
prévention , ou par erreur , si fort

attaché à ce Medecin, qu'il neglige tous les autres secours qui pourroient reparer les défauts de la première conduite, ne reconnoissant jamais qu'il est abusé que lors qu'il n'est plus temps.

Si quelque amy du malade s'apercevant de l'inutilité de son Medecin, luy conseille d'en voir un autre, il répondra qu'estant fait à ce luy qu'il a depuis long-temps, & de plus ne s'en estant jamais mal trouvé, il ne peut se resoudre à lui faire cet affront. Les personnes qui sont auprès de luy, si de leur costé elles ont des mesures à garder, ajouteront à cela, que si après avoir fait venir un autre Medecin le malade ne laissoit pas de mourir de sa maladie, tout le monde les blasmeroit de ce qu'on ne s'en seroit pas tenu à l'ancien Medecin qui estoit amy de la maison, & que l'on ne manqueroit pas de leur dire, que puis que le malade n'en avoit eu jusques là aucun sujet de mécontentement,

40 · *Les Abus qui se commettent*
le malheur , sans cette défiance &
sans ce changement ne seroit point
arrivé.

Si ces raisons paroissent capables
d'embarasser toutes les personnes
qui se trouvent dans ces sortes d'oc-
casions , & de les obliger de s'en
tenir avec opiniâtreté au Medecin
qui n'auroit pas bien rencontré , il
est juste que (dans le dessein que j'ay
de tirer les hommes de l'erreur ou
de la foiblesse qu'ils ont ordinaire-
ment dans leurs maladies, de ne pou-
voir pasler par dessus l'amitié , ou
la consideration qu'ils ont pour leurs
Medecins , lors que ces maladies
ne cedent point à leurs remedes,
& qu'il y a par consequent un dan-
ger évident que leur constance ne
les fasse perir) je leur donne icy des
raisons qui soient assez fortes pour
pouvoir l'emporter sur les leurs ,
& pour leur faire vaincre leur re-
pugnance.

Pour quitter quelque Medecin
que ce soit dans une maladie qui
estant

estant guerissable, ne laisse pas d'empirer entre ses mains, quoi qu'il en eust bien esperé dès les commençemens, cette seule raison devroit suffire, qu'il est tres - constant que le Medecin qui estant obeï ne fait pas diminuer cette maladie, est la veritable cause de son augmentation, ou du moins n'a pas les moyens pour l'empêcher, parce qu'il ne connoist pas bien la nature du mal, ou qu'il n'a pas de remedes.

Mais afin qu'en cette occasion on puisse tenir une conduite si judicieuse, que le malade n'en reçoive aucun préjudice, ni le Medecin aucun juste sujet de chagrin ; la maxime qu'il y faut observer, c'est, d'abord que le Medecin a commencé de voir le malade, & qu'il l'a suffisamment examiné pour devoir bien connoistre son estat, de sçavoir de lui positivement s'il espere la guerison, ou s'il en desespere.

D

Cette question est uniquement importante, comme l'on le verra par la suite; il ne faut jamais manquer de la faire au Medecin dès qu'il a vu le malade, & avant qu'il luy ordonne des remedes: il ne sçauroit mesme avec raison se dispenser d'y répondre, parce qu'il ne peut ignorer s'il a de l'esperance, ou s'il n'en a pas.

S'il fait comprendre qu'il n'y a pas grand sujet d'en bien esperer, c'est avoüer qu'il ne voit pas les moyens d'y pouvoir réussir; & en ce cas il est évident qu'il faudroit chercher ailleurs quelque secours, n'étant pas impossible qu'un autre Medecin pût ce que celuy-cy ne pourroit pas. Il y en a pourtant d'assez imprudens pour n'oser là-dessus se résoudre à changer de Medecin.

S'il dit qu'il a bonne esperance pour son malade, alors il n'y a qu'à observer si ses ordonnances sont toujours suivies de quelque soulagement; car si le malade en ressent,

dans l'usage de la Medecine. 43
& qu'il voye que sa maladie ne passe
pas plus avant, c'est une marque
évidente que le Medecin est bon
connoisseur, & qu'il fait bien son
devoir.

S'il n'y avoit point de soulage-
ment, il ne faudroit pas pourtant
pour cela d'abord soupçonner mal
du Medecin, parce que la faute
pourroit venir non seulement de
son erreur ; mais encore de la na-
ture qui manque ; & c'est ce qu'il
est important de scâvoir bien dis-
cerner.

Quand le remede qui devroit
donner occasion à quelque mouve-
ment n'en donne pas, c'est une mar-
que infaillible que la nature man-
que au dessin du Medecin aussi
bien qu'au malade, puis qu'il n'y a
qu'elle qui puisse faire operer les
remedes, & que les plus habiles
Medecins, avec les meilleurs spe-
cifiques, ne peuvent rien sur les mo-
ribonds, non plus que sur les morts.

Mais si la nature fait operer les
D ij

44 *Les Abus qui se commettent*
remedes, sans qu'après deux ou trois
jours au plus il en paroisse aucun
soulagement, & sans que la maladie
soit arrestée dans son progrés, il
est certain que pour lors c'est le Me-
decin qui manque à la nature, en
ne donnant pas un remede conve-
nable , & qu'il n'est point dans le
bon chemin , ni la vie de son ma-
lade en sûreté.

Et en ce cas il ne faut point fai-
re difficulté de le changer , quand
l'on auroit pour luy toute la consi-
deration du monde & toute l'ami-
tié possible , sans qu'on doive crain-
dre d'avoir aucun reproche pour
ce changement, quand bien ensuite
le malade viendroit à mourir.

Il suffit , pour devoir estre à cou-
vert de tous reproches , qu'il y ait
eu de justes raisons pour changer
de Medecin ; estant bien certain
d'un costé, que le malade ne pouvoit
manquer de mourir aussi entre les
mains du Medecin ordinaire , puis
qu'il n'avoit pû , lors qu'il estoit

dans l'usage de la Medecine. 43
temps , arrêter le progrès de son mal ; d'autre costé , qu'on n'estoit point assuré qu'un autre ne le pourroit pas échapper ; qu'en un mot à l'égard d'un Medecin amy , son amitié ne doit estre d'aucune considération pour la maladie dont il est question , si ses soins s'y trouvent inutiles , & qu'il ne sert de rien qu'il ait été toujours heureux dans les autres maladies dont ce malade a été attaqué , s'il est malheureux dans celle-cy .

Mais les Medecins qui sont bien avisés , & qui ont de la probité , n'attendent pas qu'on leur parle d'un changement , ils font les premiers à confesser leur impuissance , ils demandent du secours , & se retirent même de leur propre mouvement , sachant bien qu'il est plus juste de laisser la conduite du malade à quelqu'autre qui pourra mieux trouver le chemin de la guérison ; & c'est ce qui arrive rarement .

L'une des grandes causes pour lesquelles la verité de la Medecine n'est pas bien connue, c'est que l'on fait souvent accroire aux Medecins que l'on fait tout ce qu'ils disent, quoy que l'on fasse tout le contraire.

Tous ceux qui n'osent pas changer de Medecin par la consideration particulière qu'ils ont pour le leur , ne suivent pas tous pour cela la maxime de ces malavisez qui veulent bien sacrifier leur vie ou celle des malades qui les touchent , à la crainte qu'ils ont de faire ce changement : mais ils ne laissent pas de tomber dans une autre faute , tres dangereuse mesme pour le public , qui est qu'ils se ferment sous-main d'un autre Medecin , en faisant accroire au Medecin ordinaire , que l'on suit ses ordonnances , quoy que l'on fasse tout le contraire.

D'où il arrive que si les malades sont gueris par cette voye secrete, les Medecins que l'on trompe de cette maniere, ne manquent pas, par la fausse confiance qu'ils prennent ensuite de ces guerisons, à leurs remedes, d'en tuer plusieurs autres malades en de pareilles occasions; ou si les malades viennent à mourir, ces mesmes Medecins se persuadant que les remedes qu'ils ont employez ne sont pas convenables, en privent en de pareils cas d'autres malades qui en auroient pu échaper.

V I I.

La mort de plusieurs malades vient fort souvent de leur legerete à changer mal à propos de Medecins, ou de ne pas suivre exactement ce qu'ils ont prescrit.

S'IL y a des personnes assez timides pour n'osier changer de Medecin quand la raison les y oblige

48 *Les Abus qui se commettent*
indispensablement , il y en a d'autres qui sont assez faciles & inconstans pour en changer mal à propos ; d'où il arrive de fâcheuses suites & pour les Medecins & pour les malades.

Lors que l'on ne se trouve pas mal de la conduite d'un Medecin, soit que la maladie soit aiguë , ou qu'elle soit longue de sa nature , il est toujours dangereux de quitter ce Medecin, parce qu'on ne scauroit presque jamais le changer sans changer de conduite ; & que quand on est bien , si l'on vient à faire du changement, on risque beaucoup de tomber dans une pire condition.

Quelquefois c'est par caprice qu'on quitte son Medecin , lors que l'on est ennuyé de la longueur de la maladie ; souvent c'est par avarice , quand on se croit assez avancé dans sa guérison pour n'avoir plus un si grand besoin des secours de la Medecine ; d'autres fois c'est par conseil,

dans l'usage de la Medecine. 49
conseil, sur tout parmi les gens de qualité, quand leurs Medecins ne font pas encore en grand credit; car pour lors ceux qui en ont davantage, trouvent ordinairement des personnes d'autorité & de confiance, qui dans ces occasions les envoyent aux malades de leur connoissance, lesquels par considération, n'osant les refuser, veulent bien congédier leur premier Medecin. En vérité ce mesme Medecin me paroist en cette rencontre estre dans une conjoncture bien fâcheuse, en ce que si le malade sous cette dernière conduite va toujours de mieux en mieux, le nouveau Medecin qui n'aura eu qu'à suivre les routes du premier, emportera néanmoins toute la gloire de la guérison; & si le malade qui s'étoit mis d'abord entre ses mains est venu à empirer, ou mesme à mourir après avoir pris un autre Medecin, ce second Medecin ne manquera pas pour mettre son hon-

E

50 *Les Abus qui se commettent*
neur à couvert, d'en attribuer toute
la faute au premier, de publier par
tout qu'il a esté impossible de la re-
parer, & n'aura que trop d'autorité
pour le persuader.

Mais pour la consolation des
Medecins qui sont ainsi les victi-
mes innocentes de leurs Confreres,
& pour les mettre aussi à couvert
du tort que l'on leur fait, il est
de la justice que je fasse icy con-
noître à tout le monde deux prin-
cipes qui décident en leur faveur,
& par le moyen desquels chacun
pourra en semblables rencontres
découvrir la vérité, & en juger sai-
nement.

Le premier principe est, qu'un
Medecin ne doit point estre respon-
sable d'un malade qui n'est plus en
son pouvoir & en sa disposition,
autrement ce seroit exiger de lui
l'impossible.

Le second, c'est que tous les
évenemens qui se déclarent sous la
conduite d'un autre Medecin, &

dans l'usage de la Medecine. 51
qui ne paroiffoient point sous celle
du premier, doivent tous estre im-
putez à ce dernier, comme ne
pouvant estre que de son fait uni-
quement, ou comme en estant luy
seul responsable. Car quand il a
pris sous sa conduite le malade que
traitoit un autre Medecin ; ou il a
connu que ce malade estoit pour
lors en danger, ou il ne l'a pas con-
nu. S'il l'a connu, c'est sa faute de
ne l'avoir pas déclaré dans le temps
où le précédent Medecin auroit pu
répondre de son malade & poursui-
vre sa guerison. S'il ne l'a pas
connu, il est luy-mesme un verita-
ble ignorant, & capable de tom-
ber dans toutes les fautes qu'il at-
tribue aux autres. Ou si ayant bien
connu l'estat du malade, il a dé-
claré qu'il estoit en danger, quoy
qu'il l'eust trouvé au contraire dans
le chèmin de la guerison, en ce cas
l'on doit regarder ce mesme Me-
decin comme un imposteur.

Ce qui doit le convaincre entié-

E ij

52 *Les Abus qui se commettent*
rement de son tort , c'est que le
malade s'étant toujours trouvé
passablement de la conduite du
precedent Medecin , & n'ayant em-
piré que dans le temps qu'il a été
sous la sienne , la raison est toute
contre luy , & favorable à l'autre
Medecin ; car enfin si le malade,
quoy qu'il le crût en danger , estoit
guerissable , pourquoy ne l'a-t-il pas
guéri ? Si au contraire sa guérison
estoit impossible , pourquoy l'a-t-il
entrepris ?

V III.

*Il ne faut pas appeler , comme l'on fait
mal à propos , plusieurs Medecins
hors des temps de consultation .*

L'ON fait très mal de se faire
voir durant tout le cours de la
maladie à plusieurs Medecins , par-
ce qu'il y a rarement de l'unifor-
mité dans leurs sentimens , & que
la diversité dans les opinions ne
pourroit causer que du trouble dans

I X.

*L'on rend inutiles les consultations de
Medecins. Quand & comment
il les faut faire.*

C 'E s t une coutume pernicieu-
se , lorsque pour une maladie
où l'on trouve quelque matiere de
doute considerable , il est besoin de
consulter plusieurs Medecins , d'at-
tendre pour faire cette consulta-
tion que le malade soit à l'extrê-
mité.

Car de quoy peut servir de con-
sulter ou de delibérer , quand il n'y
a plus rien à faire pour le malade ?

Il est vray qu'il est de certains
Medecins consultans qui trouvent
le secret de ne pas rendre leur con-
sultation tout à fait inutile , en pre-
nant la coutume , lors qu'ils jugent
que le mal est sans remedé , d'em-
ployer le temps de leur consultation

E iij

54 *Les Abus qui se commettent*
en faveur de celuy de leurs Con-
freres , qui ayant traité le malade
durant tout le cours de sa mala-
die , a eu le malheur de n'y pas
réussir ; pour sauver son honneur &
le mettre à couvert de tous les re-
proches qu'on pourroit luy faire,
ils luy donnent mille louanges sur
la maniere dont il avoit sc̄i s'y
prendre , & donnent tout le tort à
la nature sur ce qu'elle n'a pas sc̄i
en profiter. Mais il est aisé de voir
que cette politique n'est qu'un ar-
tifice dont les faux Medecins se
servent pour jouer les hommes, qui
dans ces occasions sont ordinaire-
ment assez credules pour en tirer
un grand sujet de consolation à la
mort de leurs parens , sur ce qu'ils
font après cela bien assûrez qu'au
moins on y avoit fait tout ce qui
s'y pouvoit faire. Cependant le
malade , bien loin d'avoir gagné
quelque chose à tous ces beaux dis-
cours , a tout perdu avec la vie,
quoy que l'on eust fait esperer sa
guérison.

Pour rendre donc les consultations de Medecins beaucoup plus utiles qu'elles ne le font en effet, je conseille à tout le monde d'observer les trois maximes suivantes.

La premiere est , que l'on les fasse faire avant que l'on ait commencé le traitement des malades, parce que c'est principalement pour le regler que l'on a besoin de delibérer , & non pas pour reconnoître seulement le danger , ou pour prononcer sur l'évenement.

La seconde est, que l'on choisi en la maniere que j'ay dite les Medecins consultans , au lieu d'en laisser la commission au Medecin ordinaire , parce que c'est pour le malade , & non pas pour ce Medecin que se doivent faire les consultations.

La dernière est, que deux jours avant qu'on fasse assembler ces Medecins , l'on leur fasse voir le malade , à chacun en particulier & à l'insçu l'un de l'autre , afin qu'ils

E iiiij

56 *Les Abus qui se commettent*
puissent tous avoir du temps pour
mieux étudier la maladie, & sur la
connoissance qu'ils en auront prise,
mieux penser aux moyens qui sont
les plus propres pour donner soulage-
ment au malade ; au lieu de leur
donner occasion en les appellant
tous ensemble, de s'accorder d'une
maniere qui seroit fort inutile pour
la guerison que l'on entreprend.

X.

*Il est à propos que par le moyen de ce
petit Ouvrage, l'on apprenne mieux
qu'on ne fait, ce qu'il faut qu'on
scache de la Medecine, pour se dé-
fendre des erreurs qui s'y sont in-
troduites.*

C'EST une chose étrange que
les hommes qui ont une si
grande défiance dans leurs affaires
ordinaires, veulent bien abandon-
ner aveuglément leur vie & leur
santé, qui est ce qu'ils ont de plus
cher, à des gens qui le plus sou-

vent ne s'en soucient que par rapport à eux-mesmes ; & il n'est pas moins surprenant aussi de voir que l'on se donne bien de la peine pour connoître toutes les autres choses, sans vouloir jamais apprendre à se connoître soy-mesme.

Car enfin, si le Medecin doit sçavoir parfaitement la Medecine pour en rendre l'usage utile à ses malades, les malades doivent aussi de leur costé en sçavoir assez pour pouvoir se mieux faire connoître à leur Medecin, & par ce moyen suppler au défaut de sa connoissance, ou à celuy de son attention.

Et cette propre connoissance de soy-même feroit d'autant plus utile, qu'il est certain que chacun peut mieux sçavoir de soy que toute autre personne, ce qu'il sent & ce qui luy nuit, ou luy fait du bien ; aussi ne peut-il y avoir de si parfait Medecin que celuy qui l'est de soy-mesme.

Il ne faut pas par la maniere de reconnoître les soins des Medecins , leur donner occasion de chercher leurs propres intérêts au préjudice de ce-luy de leurs malades.

C'EST une très méchante maxime de payer les Medecins par visite , parce que c'est donner occasion à tous ceux qui pourroient manquer de probité , de multiplier inutilement leurs visites , & même de prolonger pour cet effet les maladies.

La Police en seroit bien meilleure s'ils estoient gagez , & qu'ils fussent obligez de ne prendre des malades aucune récompense , afin qu'en leur ostant par ce moyen toute esperance de lucre , on pût bannir par consequent de leur cœur l'avidité & l'envie qui causent de si grands désordres dans la Medecine.

L'on pourroit dire , si les Mede-

dans l'usage de la Medecine. 59
cins estoient gagez, qu'il arriveroit de là que voyant qu'ils ne gagneroient pas plus à travailler qu'à se reposer, ils en deviendroient paresseux, & negligeroient les malades ; Mais aussi pour éviter cet inconvenient , on pourroit ne choisir pour ces Medecins gagez que des gens aussi honnêtes que capables , qui bien loin de ne bien faire que par la crainte d'estre caslez aux gages en faisant autrement , se feroient sans doute un honneur & un plaisir fort grand de remplir leur devoir comme font ceux qui sont gagez pour servir à la Cour & ailleurs gratuitement le Public.

Puis que cette coutume n'est pas par tout établie , il seroit à désirer qu'il fust au moins établi que les Medecins ne seroient récompensez ou que selon le merite des guerisons quand ils ont gueri leurs malades , ou que selon les soins qu'ils auroient pris pour ceux qui seroient venus à mourir , lors qu'après avoir prédit

60 *Les Abus qui se commettent*
dès le commencement ce triste événement, on les auroit prié de ne pas laisser de continuer leurs visites pour faire du moins aux malades tout ce qu'ils pourroient pour leur soulagement.

Mais quand les Medecins après avoir fait esperer à leurs malades la guerison , ont un mauvais succès, il ne faudroit point par aucune récompense payer leurs peines qui ont été préjudiciables ou inutiles , afin de leur apprendre à mieux connoître ce qu'ils assurent , & à mieux tenir ce qu'ils ont promis.

Pour ceux qui auroient la lâcheté d'exiger de l'argent d'avance , il ne faudroit plus les regarder comme des Medecins ; bien moins encore ceux qui se fiant sur un remede qu'ils pensent avoir specifique, quoy qu'il leur ait souvent manqué , & croyant estre les seuls qui en ayant connoissance , voudroient mettre à prix la vie des malades, refuseroient de la leur sauver s'ils ne s'accor-

dans l'usage de la Medecine. 61
doient à leur donner ce qu'ils leur demanderoient ; leur feroient entendre qu'ils leur sont nécessaires absolument , afin de tirer d'eux plus facilement tout ce que leur cupidité pourroit exiger ; & de cette maniere , sous pretexte de chercher à leur conserver la vie , voudroient cependant leur oster les moyens de vivre , ne visant effectivement à s'enrichir qu'aux dépens du Public qu'ils abuseroient.

XII.

Les fâcheux évenemens des maladies viennent souvent par la faute des malades , & l'on en accuse trop facilement les Medecins.

SI quelquefois on excuse mal à propos le Medecin , souvent aussi par prévention ou par ignorance , l'on l'accuse très injustement.

Lorsque ses remèdes ne sont pas suivis de leurs bons effets , ce n'est pas toujours la faute du Medecin,

parce qu'il pourroit les avoir bien ordonné, sans qu'il eust été bien obeï : il est mesme plus naturel de juger qu'un malade qui a de la repugnance à tout, qui manque de courage, & qui n'a pas toujours l'esprit si présent qu'il faudroit, a manqué à son devoir, plutost que le Medecin qui peut bien mieux penser, & que son honneur ou son propre interest oblige de bien faire.

De plus, il arrive tres frequemment que l'augmentation de la maladie, & la mort mesme, quoy que survenues après l'usage des remedes du Medecin, sont de veritables preuves de la vérité de sa science & de sa grande experience. C'est lors qu'il a eu assez de connoissance pour prévoir l'évenement, & assez de précaution pour en avertir dès le commencement pour sa décharge.

On ne doit pas mesme pour juger sainement d'un Medecin s'arrester si fort à ce qui paroist d'abord

dans l'usage de la Medecine. 63
dans les effets, qu'on n'en voye en-
core les suites; car comme il ne
faut jamais se servir de remedes sans
necessité, & que par consequent
on doit toujours supposer qu'en
mesme temps qu'on prend ces re-
medes il y a une mauvaise disposi-
tion dans le corps, pourquoy quand
il y arrive quelque fâcheux mouve-
ment, l'imputeroit-on à une mau-
vaise qualité du remede dont on
n'est point certain, plutost que de
l'attribuer à une cause qu'on fçait
certainement estre nuisible dans un
corps mal disposé?

Il ne faut donc jamais blâmer les
Medecins sur la conduite qu'ils ont
prise de leurs malades, que dans ces
trois cas. Premierement, si ce qui
est survenu de mauvais après l'usa-
ge de leurs remedes, n'a pas été
suivi d'une suite plus heureuse. En
second lieu, si le mal estant certain,
c'est contre leur esperance & leur
promesse qu'il est arrivé; & enfin si
y ayant eu de l'erreur elle n'est point

64 *Les Abus qui se commettent*
venuë du peu d'exactitude qu'on
a euë pour les ordres des Mede-
cins.

Car la condition des Medecins
est en cela fort malheureuse , que
leur honneur dépend & du caprice
de leurs malades , & des soins de
ceux qui les servent , & de la vigi-
lance aussi-bien que de la fidelité
des Apoticaires.

Mais les Medecins habiles ont
cette consolation , que lors qu'on
a commis quelque faute contre
leurs intentions , la nature dont ils
connoissent bien tous les mouve-
mens , leur en rend un compte fi-
delle , & que s'en estant apperçus
ils sçavent y mettre bon ordre .

XIII.

*En matiere de maladie , sur tout en
danger de mort , il ne faut jamais
se fier qu'aux Medecins.*

IL y a encore un grand abus dans
la Medecine , dont il arrive tres
frequem-

dans l'usage de la Medecine. 65
frequemment bien du malheur, &
aux bleslez par les Chirurgiens, &
aux femmes en particulier dans
leur grossesse & en leurs accouche-
mens, par les Accoucheurs & Sage-
femmes ; c'est que dans les cas les
plus difficiles l'on se contente du
secours de ces arts subalternes, sans
prendre avis des Medecins.

Cet abus est venu de ce que les
Medecins qui dans les commence-
mens de leur établissement fai-
soient avec la Medecine tous les
ouvrages de la main en matiere de
la Chirurgie comme de la Phar-
macie, pour estre plus feurs de leurs
faits, ne pouvant satisfaire à tou-
tes ces sortes de soins, qui aussi
leur déroboient bien du temps
qu'ils pouvoient employer ailleurs
plus utilement, ne se contenterent
pas d'établir des gens subalternes
pour travailler sous leurs ordres, en
donnant aux uns la maniere de faire
toutes sortes de preparations pour
les remedes, qui sont presentement

F

66 *Les Abus qui se commettent*
les Apoticaires ; & aux autres la fa-
çon d'appliquer les medicamens à
l'exterieur , & d'y faire toutes for-
tes d'operations avec la main & les
instrumens , qui sont les Chirur-
giens , les Operateurs , les Accou-
cheurs & Sage-femmes ; & dans la
suite jugeant que l'habitude qu'a-
voient ces gens-là de voir toutes
sortes de traitemens de maladies,
pourroit leur avoir donné quel-
ques legeres connoissances , ils con-
fièrent à leur seule conduite les
choses les plus aisées de la Mede-
cine & de la Chirurgie , qu'ils cru-
rent moins dignes de leurs soins &
de leur attention , permettant aux
Apotiquaires de donner sans leur
avis quelques syrops ou quelques
lavemens , aux Chirurgiens de tra-
iter des playes simples ou superfi-
cielles , & aux Accoucheurs ou
Sage-femmes de recevoir tous les
enfans qui se presenteroient d'eux-
mêmes , & qui viendroient au mon-
de naturellement .

Ce qui a fait que les Apoticaires, les Chirurgiens, les Accoucheurs & Sage-femmes, s'étant peu à peu émancipez, ont si bien étendu leur pouvoir, qu'ils ont enfin persuadé au Public, & mesme à de certains Medecins, que les connoissances de la Chirurgie n'appartenoient point à la Medecine ; que la science des compositions & des preparations des remedes, non plus que la connoissance des playes, des tumeurs, & de tous les autres maux externes, n'étoient point l'affaire des Medecins.

Enfin le desordre en est venu si avant, que le Chirurgien fait l'officce de l'Apoticaire, l'Apoticaire celuy du Chirurgien, l'un & l'autre celuy du Medecin, y ayant mesme bien des femmes qui veulent tout faire sans estre rien du tout.

Après quoy il ne faut plus s'étonner si sur tout les Chirurgiens & les Accoucheurs se donnent la liberté, & se font mesme un point

F ij

68 *Les Abus qui se commettent*
d'honneur de travailler sans Me-
decins dans les cas difficiles & dou-
teux qui peuvent se presenter pour
l'exercice de leurs professions ; en
quoy il y a bien de l'abus.

Car il est bien évident que ces
arts n'étant fondez que sur la pra-
tique feule , ne sçauroient donner
les veritables moyens pour sortir
avec succès de ces cas difficiles &
douteux , puisque la pratique ne
peut servir que pour les cas qui ont
esté pratiquez , & que les cas dou-
teux ne sont douteux que parce
qu'ils n'ont pas encore esté dans la
pratique. D'où il arrive souvent
aussi que les plus habiles Chirur-
giens & Accoucheurs manquent
en pareils cas.

Par consequent la capacité de
ces arts ne pouvant s'étendre à ces
mesmes cas , il faut conclure que
l'on doit pour lors recourir aux
lumieres de la science ; & à qui
est-ce d'en développer les mysteres,
si ce n'est aux Docteurs & aux

C'est aussi pour cette raison qu'ils sont indispensablement obligez de se rendre tres habiles dans toutes ces sortes de connoissances, comme dans toutes les autres qui sont necessaires pour leur ministere, afin qu'ils puissent s'acquitter dignement de cet employ eminent dont le Seigneur les a honorez, pour travailler à la conservation de la vie qu'il a donnee aux hommes, & cooperer avec luy dans ce grand ouvrage.

OBSERVATIONS

*Sur les Erreurs générales qui se
sont introduites dans la pra-
tique de la Medecine.*

I. OBSERVATION,

OU

I. ERREUR.

*L'on traite mal à propos les maladies
suivant leur dénomination, au lieu
de les traiter suivant leur nature
ou leur cause essentielle.*

IL est décidé dans la Medecine que l'on doit faire le choix des remèdes , suivant l'occasion où ils sont propres ; que cette occasion est sujette au changement continuell ; qu'elle passe incontinent , comme l'a dit Hippocrate , suivant Hypo- Aphor. z. les mouvemens differens & continuels de la nature ; & que par consequent le grand secret est de la

introduites dans la Medecine. 71
bien connoître , & d'y faire une
grande attention dans l'usage de la
Medecine.

Cependant c'est une coutume
parmi ceux qui écrivent de la Me-
decine , ou qui la pratiquent , de
donner des remèdes fixes & déter-
minez pour chaque mal d'une mê-
me dénomination , & par conse-
quent de vouloir que ce soient tou-
jours les mêmes dans toutes les oc-
casions différentes d'un même mal.
N'y a-t-il pas-là une formelle con-
tradiction ?

Il est même certain (comme je
le feray voir dans l'onzième des Er-
reurs générales dont je parle à pre-
sent) que sous les noms que l'on
prétend avoir été donnéz à cha-
que maladie , l'on n'a compris effe-
ctivement que les maux , les acci-
dens , & les symptomes qui en pa-
roissent , parce que les Auteurs ont
jugé devoir les dépeindre seule-
ment par tout ce qui en estoit le
plus sensible ; quoy que néanmoins

72 *Les Erreurs générales*
il soit évident que l'on ne doit pas donner des remèdes contre les maladies par rapport à leurs accidens, mais seulement suivant leur propre nature , je veux dire suivant la cause essentielle qui les a formez , & qui les entretient.

Qui est la raison pour laquelle il arrive souvent qu'il faut conduire par une même méthode des maladies de différente dénomination, parce qu'il se trouvera qu'elles sont d'une même nature ; au lieu qu'on devra observer une méthode différente contre des maladies d'une même dénomination , parce qu'il se rencontrera qu'elles auront été formées différemment.

Car parce que plusieurs fièvres auront différent mouvement , l'une de tierce, l'autre de quarte, bien loin que pour les détruire il faille donner des remèdes différents, il en faudra donner de pareils pour l'une & l'autre espèce de ces fièvres , si toutes deux sont d'une même nature,

&

& ont une mesme cause essentielle : comme au contraire il est constant que pour toutes sortes de foiblef-
fes, quoy qu'elles aient la mesme
dénomination , il faut remedier à
celles qui proviennent de plenitu-
de & d'accablement , bien diffe-
remment de celles qui surviennent à
l'inanition & à l'épuisement.

D'où il faut conclure , que tous
les Livres de pratiques , toutes
les recettes de remedes fixes & dé-
terminez , tant simples que compo-
sez , aussi-bien que tous ceux qui
en font part au public & aux parti-
culiers , sans faire difference des
differentes natures , & des circon-
stances ou occasions differentes ,
font des pièges d'erreurs , d'où il
arrive toujours du mal suivant l'or-
dre naturel , & du bien seulement
par hazard.

, G

I I.

*Contre la raison, aussi-bien que contre
l'autorité d'Hypocrate, l'on ordon-
ne des évacuations contre les mou-
vements de la nature.*

Voyez Hypocr. en son Livre des Aphorismes. Set. 3. Apb. 21. L'ON se contredit encore bien évidemment à l'égard de cette loy si bien établie dans la Medecine, qui ordonne aux Medecins de suivre dans leurs fonctions les mouvements de la nature ; elle veut qu'on évacue les humeurs du costé qu'elles se présentent , comme y estant plus disposées.

Cependant combien de fois arrive-t-il que l'on saigne dans les vomissemens , & dans les devoyemens?

Quoy que par cette fausse conduite l'on peche en mesme temps contre un autre principe de consequence , qui est qu'il ne faut jamais permettre deux évacuations

introduites dans la Medecine. 75
en mesme temps , de peur de diminuer trop les forces, que l'on ne sçauroit trop ménager.

III.

Le choix des remedes pour le traitement des maladies , ne doit pas estre fait sur la connoissance des temperamens.

L'ON croit communément que le succès des traitemens des maladies dépend de la seule connoissance parfaite qu'on doit avoir des temperamens.

Mais qu'est-ce que la maladie peut avoir de commun avec le tempérament , puis qu'une même maladie peut se former dans des personnes de tempérament différent , & avec une grande différence d'âge , de sexe , de climats , & de saisons ?

De plus , les remedes que l'on peut donner contre les maladies , n'ont aucune relation avec le tem-

G ij

76 *Les Erreurs générales*
perament , parce qu'ils n'ont rien
qui puisse y convenir , n'estant mê-
me destinez que pour faire des mou-
vemens contraires au tempérament ,
& capables de l'irriter ou de lalte-
rer , bien loin d'avoir avec luy de la
convenance.

Ce qui peut donc seul avoir du
rapport avec le tempérament , ce
sont les alimens , parce qu'ils se
doivent changer en la substance du
corps humain.

Mais cette convenance n'est point
de la connoissance d'aucun autre
que des malades ; lesquels seuls par
leur propre sentiment peuvent ju-
ger de ce qui leur fait du bien ou
du mal , & par consequent sçavoir
seuls aussi ce qui leur est profitable
ou nuisible.

Ainsi il faut conclure que la con-
noissance du tempérament , s'il est
 pris pour l'estat des forces , ne peut
 servir aux Medecins que pour pro-
portionner la dose de leurs reme-
des.

L'on ne considere pas ce qu'il faut observer dans les épreuves, & l'on les confond mal à propos.

C E qui donne occasion à bien des fautes considerables que l'on fait dans l'usage de la Medecine , c'est que l'on confond l'épreuve que l'on y fait des remedes avec l'experience que l'on en a , quoy que ce soient deux choses bien differentes ; la premiere estant tres dangereuse , suivant le juge-
ment d'Hypocrate dans son pre-
mier Aphorisme , parce qu'elle
n'est que l'essai d'une chose que
l'on ne connoist point encore ; &
que mesme l'on considere dans les
essais toute autre chose qu'il n'y
faudroit observer ; au lieu que l'ex-
perience est tres certaine , & l'un
des meilleurs fondemens de la Me-
decine , en ce qu'elle ne suppose
que des essais capables de faire

G iij

Ce qui fait qu'ordinairement toutes les épreuves sont de véritables occasions d'erreurs, au lieu de servir au progrès de la Médecine, c'est que l'on a coutume de n'observer dans ces épreuves que le succès, quoy qu'il suive par nécessité la nature des circonstances, qui sont toujours différentes & sujettes au changement; au lieu qu'il ne faut considerer dans les essais que l'on fait des remèdes, que ce qu'ils operent dans le corps, & leurs actions qui sont leurs véritables propriétés, lesquelles tant que la nature subsiste se font paroître par nécessité de nature également dans toutes les occasions différentes; & par consequent ne faueroient jamais faire tomber dans l'erreur ceux qui les observent, & s'y fient uniquement.

V.

Il n'est pas vray que le sang puisse se corrompre dans ses vaisseaux , si ce n'est à la mort.

C'Est une opinion fort commune dans le monde, que le sang se corrompt souvent dans ses vaisseaux durant la vie de l'homme.

Cependant cette opinion est évidemment contraire à la vérité, parce qu'il n'est rien de plus certain que la vie est dans le sang, & que la vie est autant incompatible avec la corruption, qu'elle l'est avec la mort, puisque la mort & la corruption ne sont qu'une même chose ; l'une & l'autre consistant uniquement dans la perte des esprits, ou leur séparation d'avec la matière avec laquelle ils composoient la chose pour lui donner la vie & tous ses mouvements.

C'est par cette raison qu'il est

G iiiij

constant que le sang qui renferme le principe de la vie doit estre le dernier dans le corps à estre corrompu.

Ce qui n'arrive que lorsque les humeurs & serosités vitiées en penetrant la substance huileuse du sang ont donné lieu à la dissipation de tous les esprits qui servoient à l'entretien de la vie.

De sorte que quoy que les serosités qui accompagnent le sang soient sujettes durant la vie à la corruption, à raison de la teinture des mauvais levains & des humeurs corrompus dont elles se chargent dans les premiers voyes, & qu'elles charient dans les vaisseaux; ce n'est pas à dire pour cela que le sang contracte dans sa substance cette corruption, si ce n'est à la mort, & ce n'est au contraire que pour s'en défendre qu'il est obligé dans les fièvres de faire tous les mouvements violens que nous y remarquons.

C'est cependant pour avoir pris la corruption des ferositez pour celle du sang , que l'on a commis de si grands abus sur la saignée , en prenant , comme l'on a fait , l'habitude de tirer le sang des vaisseaux pour oster la corruption qui pourroit s'y estre glissee , au lieu qu'il ne faut pour cet effet qu'en separer les ferositez impures ; ce qui se peut plus naturellement & plus parfaitement par d'autres evacuations , & par la vertu des simples qui y sont specifiques , & non point par la saignée , qui au contraire en épuisant les esprits qui sont dans le sang , ne peut pas manquer de donner lieu à une plus grande corruption .

Ce qui a donné occasion au sentiment que l'on a sur la corruption du sang , ce sont les couleurs differentes que l'on y apperçoit souvent , après l'avoir tiré de la veine ; mais ces apparences ne scauroient estre des marques de la corruption

82 *Les Erreurs generales*
du sang , n'estant que l'effet du
changement de la situation de ses
particules causées par un mouve-
ment extraordinaire , soit que le
mouvement soit provenu du de-
dans par maladie , où du dehors
par quelque violent exercice du
corps , comme il arrive aux per-
sonnes d'un travail penible , qui
quoy que tres faines ont neanmoins
dans le temps de leur agitation
leur sang aussi mal coloré que celuy
des febricitans les plus malades :
ainsi qu'il est aisé d'en faire l'ex-
perience.

L'on peut facilement connoître
que ces différentes couleurs du
sang ne font aucun changement
dans sa substance , en ce que si l'on
en tire dans une palette deux ou
trois onces , & qu'il en tombe sur
les bords quelque peu d'une épais-
seur fort legere , ce qu'il y en aura
sur les bords paroistra bon , & ce
qui sera dans le fond paroistra fort
mauvais , quoy que ce soit dans les

Quelle difference peut-il donc y
avoir de l'un avec l'autre , si ce n'est
en ce que les particules du sang
confondues les unes dans les au-
tres , & brouillées par un mouve-
ment extraordinaire , se trouvent si
embarassées ensemble dans le fond
de la palette , qu'elles ne peuvent
plus reprendre leur situation ordi-
naire , ni par consequent repre-
senter leur couleur naturelle , com-
me le peuvent facilement celles
qui sont sur les bords , parce qu'el-
les y ont plus de liberté dans une
moindre épaisseur pour se dégager
les unes d'avec les autres.

Une autre raison qui fait bien
voir qu'on ne doit pas faire atten-
tion à ces différentes couleurs qui
paroissent au sang , & que ce sont
des apparences fort trompeuses
sur lesquelles on ne peut fonder
aucune conjecture raisonnablae pour

§4 *Les Erreurs générales*
prouver sa corruption, c'est que
dans les fiévres malignes les plus
mortelles le sang paroît ordinai-
rement très bon par la beauté de
sa couleur.

Ce qui n'arrive pourtant que
parce que se coagulant peu à peu
dans les vaisseaux par le moyen
des acides violens qui font la ma-
lignité de sa féroïté, il n'est plus
capable d'y faire assez de mouve-
ment pour changer la situation or-
dinaire de ses particules, comme
il est aisément d'en juger par le poux,
qui dans ces sortes de fiévres ne
paroît pas fort éloigné du natu-
rel.

V I.

*La purification des corps dépend uni-
quement de la digestion des hu-
meurs, qui est un ouvrage de la na-
ture, & non pas des lavages que
l'on a coutume de faire prendre aux
malades.*

POUR détacher tout ce qu'il
peut y avoir d'impur dans le

introduites dans la Medecine. 85
corps , l'on croit qu'il n'y a qu'à le laver d'une grande quantité de boisson , comme s'il s'agissoit de nettoyer un chauderon ou une marmite. Au lieu que l'on doit considérer cet ouvrage comme dépendant uniquement de la nature.

Il n'est pas besoin dans les malades de tant humeëter le corps , puis qu'il n'y a déjà que trop d'humeur , & qu'elle abonde mesme davantage dans les corps qui sont plus secx , comme je le feray voir en son lieu.

Pour ce qui est de la crasle qui s'attache aux parties par lesquelles passent les humeurs , on reconnoist assez tous les jours que les plus grands layages ne peuvent seulement la détacher de la langue , & bien moins des ulceres exterieurs ; que la mondification par consequent des parties les plus interieures estant encore moins possible par une grande quantité de boisson , il faut la laisser faire à la nature seule , & se contenter d'y apporter une

V I I.

*Pour faire une parfaite évacuation des
humours , il faut les prendre dans
leurs mouvemens , & non pas dans
leur repos , pourvu qu'elles soient
dans les voies de l'évacuation.*

L'ON a tellement intimidé les peuples sur la purgation dans les fievres , dans les rhumes , & pour tous les maux où il se fait quelque mouvement extraordinaire , que presque personne n'oseroit , sans craindre de se faire mourir , en user dans ces occasions ; par la raison que pendant que les humeurs sont déjà en mouvement , il ne faut pas y en faire de nouveau par le moyen de la purgation .

Sur ce principe il ne faudroit presque jamais purger dans aucune maladie , puisque hors de l'apo-

plexie , de la létargie , & de la paralysie , elles sont toutes des effets de quelques humeurs qui sont en mouvement , & par consequent il faudroit attendre que les maladies fussent parvenuës à leur fin pour y apporter le remede ; ou pour parler encore plus clairement , attendre que les humeurs nuisibles fussent toutes dissipées par les efforts de la nature , & consumées par les douleurs avant que d'en tenter l'évacuation.

De là il arrive que la purgation trop tardive ne rencontrant plus de mauvaises humeurs , en corrompt de bonnes dans son operation , & que pour estre faite à contre-temps , elle cause une rechute , ou commence une nouvelle maladie.

De mesme pour ne pas évacuer assez-tost dans les fiévres & dans les fluxions les mauvaises humeurs , l'on voit naître de grands accidens , parce que ces humeurs qui sont en grand mouvement , ne trouvant au-

ment

cune iſſuë pour se mettre en liberté , font tout à coup un dépouſt sur Hypocr. les hypocondres , sur les cuiffes , ou en la Section sur le premier endroit qu'elles ren-
s. du Liv. 2. contrent , & quelquefois sur une partie principale qui se trouve foible , rendant par ce moyen la per-
des Ma- populai- te du malade inévitabile.
ladies res.

Ce qui rend bien évidente l'erre-
ur de ceux qui pratiquent cette
fausſe methode , c'est que quoy
qu'ils foient assez scrupuleux pour
ne vouloir pas dans une fiévre don-
ner la moindre purgation dans le
temps que les malades font dans
toutes leurs forces , ils donnent néan-
moins souvent à des febricitans ,
quoy que réduits à l'extrême , les
plus violens purgatifs , & mesme
l'émettique , dont il arrive pour-
tant assez frequemment de bons
effets fort surprenans.

Mais ces prodiges ne font pour
eux que des ſujets veritables de blâ-
me & de confusion , parce qu'on
peut pour lors avec justice non feu-
lement

lement leur reprocher le contre-
temps d'un remede qu'il estoit
plus à propos de donner dans le
temps où le malade avoit plus de
forces , mais encore leur imputer
avec le retardement de la guerison,
toute la fatigue & la grande dépen-
se d'une longue maladie ; ce qu'ils
auroient pû certainement épargner
à ce malade , puis qu'ils l'échap-
pent par ce mesme remede violent
dans un temps où la guerison est
beaucoup plus difficile.

Il vaudroit donc mieux qu'ils fus-
sent du sentiment d'Hypocrate Voyez Hypoc. en son Livre des Aphoriso.
qu'ils se vantent de suivre , & qu'ils
ne suivent pourtant pas , qui est
qu'on doit évacuer lors que les hu-
meurs sont turgentes , c'est à dire
lors qu'elles commencent à estre
mises en mouvement , afin qu'à la
faveur de cette occasion l'évacua-
tion en soit plus facile ; qui est la
veritable raison sur laquelle sans
doute s'est fondé ce grand hom-
me.

H

Il se commet sur cette même matière un autre abus tout contraire à ce dernier, mais qui n'en est pas moins préjudiciable aux malades, c'est qu'il y en a qui purgent trop inconsidérément dans les fièvres & dans les fluxions, sans avoir en main les remèdes spécifiques qui peuvent empêcher que les esprits naturels ne se mettent dans un mouvement extraordinaire à l'occasion du purgatif, pendant que la nature s'en sert pour séparer du sang les impuretés.

VIII.

La coutume que l'on a dans l'usage de la Médecine de s'arrêter aux apparences, sans penetrer les raisons de leur manifestation, est la principale cause pour laquelle on y fait des conjectures très incertaines.

Tour le monde presque s'Imagine que parce que la Médecine est une science conjectura-

le, & que tous ses jugemens sont fondez sur des apparences, toutes ces apparences estant souvent trompeuses, elle soit necessairement sujette à l'erreur. Cette opinion est veritable, lorsqu'on n'y connoist pas les causes qui font manifester les signes au dehors, & qu'on ne sait pas qu'il y a entre ces signes & leurs causes une dépendance naturelle & certaine, dont la connoissance fait qu'on ne peut voir ce qui paroist à l'exterieur, qu'on ne soit aussi certain de tout ce qui se passe dans l'interieur.

Or il est de fait, qu'il n'a paru jusqu'icy aucun Auteur dans la Medecine, qui en prenant soin de donner un détail de tous les signes, qui dans les maladies se font patroistre au dehors, se soit donné la peine d'expliquer toutes les raisons de leur manifestation, en telle maniere qu'on puisse par ce moyen connoistre les causes interieures par les signes exterieurs, en connoisstant

H ij-

Tout est donc équivoque & sujet à l'erreur dans la Médecine, pour ceux qui par leur étude particulière n'ont pas appris à développer ces mystères.

IX.

Quoy que dans la Medecine tout le bon succès des remedes dépende des forces de la nature , la methode la plus commune qu'on y tient est d'aller à leur destruction.

C'est un principe certain dans la Médecine, que tout le bon succès des maladies dépend principalement des forces de la nature, parce que la guérison est son ouvrage.

Cependant la coutume est directement contraire à ce principe, en ce que l'on va droit à la destruction de la nature, non seulement en l'épuisant de toutes les manie-

introduites dans la Medecine. 93
res inconsidérément ; mais encore
en empêchant par une espece de
dureté , qu'on ne la repare par l'u-
sage des alimens succulens & ca-
pables de faire cette reparation.

Or y a-t-il en cela de la raison,
qu'un corps abbatu par les rigueurs
de la maladie , & épuisé dans les
principes de la vie par les saignées
& par les autres remedes , puisse
resister à tout , & se soutenir avec
un peu d'eau de veau & de poulet,
& avec une grande inondation de
tisane ? Il ne faut pas s'étonner si
en suivant cette methode il meurt
tant de gens d'une vigueur consi-
derable & d'une grande jeunesse ;
si l'on voit paroistre des crises si
rarement dans le siecle où nous
sommes , & si lorsque la nature a
encore assez de forces pour les fai-
re paroistre , elle n'en a pas suffi-
samment pour les soutenir.

S'il y a des Medecins qui n'osent faire des pronostiques , ny prédire les accidens & les évenemens des maladies , c'est parce qu'ils ignorent les causes , & qu'ils ne vont qu'à tâtons dans leur traitement.

L'ON a si bien perdu (manque de science) la coutume qu'avoient nos Anciens & les Princes de la Medecine de prévoir & prédire les évenemens des maladies , qu'aujourd'huy un Medecin paroist extraordinaire quand il veut faire quelque pronostique ou prédiction pour l'avenir .

Cependant c'est par là principalement que les Medecins peuvent donner des marques certaines de leur science .

D'ailleurs s'ils ne sçavent pas ce qui doit arriver à leurs malades , comment pourront-ils les disposer

introduites dans la Medecine. 93
aux crises salutaires , qui sont si su-
res pour rendre les guerisons par-
faites ? Comment pourront-ils pren-
dre des mesures & des précautions
pour les défendre des accidens qui
pourroient les menacer ? & com-
ment empêcheront-ils les disposi-
tions qui pourroient estre contrai-
res au rétablissement de leur santé ?

Aussi est-il bien certain que ce
n'est que parce que l'on y va com-
munément à l'aveugle , qu'il perit
bien des personnes qu'on pourroit
avec plus de connoissance échapper,
heureusement.

On devroit donc , pour obliger
les Medecins de prendre mieux
qu'ils ne font les moyens de se fai-
re de veritables Scavans , exiger
d'eux toujours qu'ils fissent leur
pronostique sur chaque maladie
qu'ils auroient à traiter. Il y en a
plusieurs d'entr'eux qui n'y trouve-
roient pas leur compte.

X I.

L'on confond la maladie avec le mal qu'on en ressent , quoy que ce soit deux choses fort différentes.

VOIR une erreur qui seule est capable de détruire toute la vérité dans la Médecine , dans laquelle pourtant la plupart ne tombent que parce qu'ils confondent le mal avec la maladie , croyant que ce ne sont qu'une même chose, quoy que c'en soient deux bien différentes.

Car la maladie c'est l'empêchement qu'une cause nuisible forme dans le corps humain , le troublant dans toutes ses fonctions , ou dans quelques-unes en particulier ; & le mal , ce sont tous les symptomes que le malade peut ressentir de sa maladie , & tous les accidens qui en provenant peuvent la donner à connoistre.

Or

Or il est évident qu'il est impossible de prendre le mal pour la maladie sans tomber d'abord dans l'erreur , & sans rendre en mesme temps la Medecine inutile , parce que pour lors l'on choisit le remede par rapport aux accidentis qui ne sont que les suites de la maladie ; au lieu qu'il faudroit le choisir par rapport à la maladie mesme , & à la cause essentielle qui l'a formée ; d'où il arrive que prenant un remede pour l'autre , l'on se trouve nécessairement toujours trompé , n'y ayant que le remede qui a une propriété spécifique , ou une action de contrarieté contre la cause essentielle de la maladie qui puisse être utile.

Par exemple , l'on fait consister la pleuresie dans le mal que ressent le malade , c'est à dire dans une chaleur ou fièvre aiguë , accompagnée d'une toux presque continue , de crachats ordinairement teints de sang , d'une douleur pressante au costé , & d'une fort grande

I

98 *Les Erreurs générales*
difficulté de respirer , quoy que
tout cela ne soit point la pleuresie,
mais seulement les accidens qui en
proviennent.

Cependant ce n'est que par rap-
port à ces accidens que l'on donne
ordinairement des remedes dans
la pleuresie ; l'on s'attache à dimi-
nuer le grand feu de la fiévre par
les saignées , quoy que par les saignées
l'on ne tire des veines que le
sang qui y est en mouvement , &
que le sang qui est en mouvement
dans les veines n'ait rien de com-
mun avec la pleuresie. On veut
tempérer cette grande chaleur par
l'usage des choses froides, quoy
que le plus souvent ce soit le froid
qui a fait naistre cette maladie. Il
y en a qui tachent de moderer les
douleurs par les onctions , & de
faciliter la respiration & les cra-
chats par l'usage des syrops ; mais
tout cela n'allant point à la cause,
il ne faut pas s'étonner si l'on le
trouve inutile , comme l'on en fait

introduites dans la Medecine. 99
tous les jours la fâcheuse expe-
rience.

Au lieu que si estant persuadé Voyez Hypocr. en son Liv. de la nature des Os. avec plus de vérité que la pleurésie consiste dans la cause essentielle qui la forme , qui est une tumeur ou gonflement d'une partie des poumons , qui fait que d'un costé ils s'étendent avec inflammation jusques aux costes , produisant par cette formation de tumeur tous les accidens dont je viens de parler , l'on ne viseroit pour lors qu'à resoudre cette tumeur, ou par transpiration insensible par le moyen des remedes resolvans que l'on peut appliquer au dehors , ou sensiblement par des remedes sudorifiques , comme font avec succès bien des personnes , sans qu'elles soient Medecins , & sans le faire par autre connoissance de cause , que parce que par succession elles le sçavent des plus habiles Me- decins.

L'on doit icy remarquer , à pro-
I ij

pos de l'erreur, dont il est question, que l'on ne doit plus estre surpris, s'il y en a une infinité dans la Medecine, puisque dans tous les Livres de recettes, & presque dans tous ceux de pratique que les Medecins ont donnez au Public, les remedes n'y sont pas donnez contre ce qui est véritablement la maladie, mais seulement contre le mal qu'on en ressent.

XII.

Contre les loix des Princes de la Medecine, & contre la véritable Philosophie, l'on fait confister les causes des maladies dans le chaud, dans le froid, & dans les autres premières qualitez des choses.

L'ON fait communément confister les causes des maladies dans le chaud ou dans le froid, ou dans le sec ou dans l'humide, quoy que presque tous les anciens & les principaux Medecins, sur



tout Hypocrate & Meslié, dont *Voyez*
l'on prétend neanmoins suivre la *Hypocr.*
doctrine, ayant esté d'un sentiment *en son Livre*
tout-à-fait contraire, ayant décidé *de l'an-*
positivement que ce n'est ny le *cienne Mede-*
chaud ny le froid, ny le sec ny *cine, & Meslié en son*
l'humide qui font les maladies.

La raison s'accorde aussi tres *Livre*
bien avec l'autorité de ces grands *des Me-*
hommes ; car d'un costé il est cer-*dica-*
tain qu'il n'y a que les choses dont
la nature est contraire à celle de
l'homme, qui puissent le rendre
malade ; & d'autre costé il est con-
stant que la nature d'aucune de ces
qualitez n'est point contraire à celle
de l'homme, puis qu'elles le font
ce qu'il est.

Ce qui est si véritable, qu'il peut
tres bien se conserver dans son
estat naturel, malgré mesme les
plus grands excés differens, & du-
rant les plus grandes rigueurs des
saisons, des temps & des climats ;
comme aussi avec l'usage des ali-
mens & des boissons de toutes for-

tes de qualitez, n'y ayant que la corruption seule, ou la trop grande quantité des humeurs qui puise former les maladies, en empêchant en quelque maniere que ce puise estre le mouvement du sang dans sa circulation, en laquelle la vie consiste uniquement, & de l'imperfection de laquelle par consequent les maladies doivent provenir necessairement, comme la santé parfaite dépend de la perfection seule de cette circulation.

Ceux donc qui dans les maladies se contentent de donner du froid contre le chaud, ou du sec contre l'humide, pratiquent la Médecine fort inutilement.

XIII.

Il n'est pas vray que les chaleurs fâcheuses & étrangères proviennent d'un principe étranger; mais pour toutes sortes de chaleurs il ne peut point y avoir d'autre principe que celuy de la vie. .

Il y a encore dans la Medecine une autre erreur qui est tres pernicieuse , en ce qu'elle est cause que non seulement on laisse perir beaucoup de personnes dans des maladies dangereuses , mais mesme qu'on en fait mourir plusieurs dont les maladies n'estoient pas de soy mortelles , & qui le deviennent par cette fausse conduite que l'on ne tient , que parce que l'on croit (comme une verité certaine) que toutes les chaleurs fâcheuses que ressent le corps humain , sont des chaleurs causées par un principe étranger , & qu'il faut le combattre par le froid pour les faire cesser .

Je feray pourtant voir quand j'établiray les principes esentiels de la véritable Medecine & ses principes d'usage , que le principe de cette chaleur que l'on tâche de détruire de toutes manieres , est véritablement celuy de la chaleur

I iiiij

naturelle, quoy qu'elle soit venuë dans un excés, comme le dit le Prince Avicenne, qu'il ne peut point y en avoir d'autre, & que si cette chaleur se fait sentir mauvaise, ce n'est qu'à l'occasion des excés du dehors, ou des humeurs nuisibles, qui dans l'action de ce principe éstant mises nécessairement elles-mesmes en trop grand mouvement, ne scauroient manquer, & par la violence de ce même mouvement, & par leur propre qualité qui est mauvaise, de faire une méchante impression par tout où elles se rencontrent.

Ceux qui sont prevenus contre ces raisons, pensant que ces chaleurs proviennent d'un feu étranger, & qu'il faut éteindre ce feu par le moyen des choses froides; qu'ils jettent les yeux sur les hydroïques pour reconnoistre leur erreur, puisque ces pauvres malades brûlent au milieu des eaux.

L'on fait encore sur ce mesme

faux principe une faute tres considerable , qui est que , lors qu'on voit de l'embrasement dans le sang , l'on croit faire merveille de travailler à l'appaiser en donnant des choses propres à fixer le mouvement , sans se mettre en peine de détruire en mesme temps ce qui y a donné occasion.

Car quand on pourroit , sans oster la cause , détruire l'effet , je veux dire son mouvement (ce qu'il seroit inutile de tenter) l'on fait tres mal de se servir de ce moyen ; parce que supposé qu'il y ait une cause étrangere , & une humeur nuisible ; il est certain que tant qu'elle subsiste , l'embrasement & un mouvement extraordinaire y sont absolument nécessaires pour resoudre l'humeur ou l'évacuer , sans quoy la vie seroit encore en plus grand danger.

Ce n'est mesme que parce que les esprits n'ont pas la liberté de faire ce mouvement extraordinaire

pour combattre les humeurs corrompues ou trop copieuses dont ils se trouvent oppimez, que l'on voit arriver les morts subites.

XIV.

Dans la Medecine l'on se contente de satisfaire sa curiosité sur la connoissance de la figure des simples, sans passer à la recherche de leurs vertus, & mal à propos l'on se fie trop, & aveuglement à ce qu'en ont écrit les Auteurs.

L'ON prend de grands soins pour rechercher jusques dans les pays les plus éloignez toutes les especes de simples les plus curieuses, & pour les cultiver dans les Jardins du Roy, & dans ceux des particuliers ; mais personne ne s'applique à la recherche de leurs proprietez, ny à en faire des experiences, & l'on se contente de voir là-dessus ce qu'en ont dit les Auteurs.

Cependant il est constant que les noms ayant été donnez différemment aux simples suivant les differens Auteurs qui en ont décrit leurs proprietez, on ne sçauoit sçavoir de quels simples ils ont entendu parler sous les noms qu'ils leur ont donnez, & mesme il y a encore aujourd'huy parmi les Medecins de grandes disputes là-dessus, en sorte que s'ils ne font eux-mesmes les épreuves des remedes, ils ne sçauoient manquer de prendre souvent l'un pour l'autre : Peut-il y avoir dans la Medecine une plus grande source d'erreur que celle-cy?

XV.

Tous les temperemens étant differens, & la maniere de vivre regardant uniquement le tempérament, l'on donne sans raison des regles générales & déterminées sur les régimes dans la Medecine.

L'ON a fait bien des volumes touchant les régimes de vie

propres pour les malades, afin qu'on pust choisir ce qu'il y avoit de meilleur pour le recouvrement de leur santé, & pour leur conservation. Mais de quoy peut servir de marquer rien de fixe & de déterminé dans la Medecine, puisque rien de tout ce qui peut servir à la vie des hommies, n'est ny bon ny mauvais de soy, & que tout leur est utile seulement par rapport à leurs temperemens qui sont toujours differens suivant la difference des personnes ?

OBSERVATIONS

*Sur les erreurs particulières qui se
sont introduites dans l'usage de
la Medecine touchant diverses
maladies.*

I.

Touchant la Fievre.

IL faut bien que dans la Medecine l'on n'ait pas communément une véritable connoissance de la fievre , puis qu'on en voit perir tant de personnes , dans lesquelles à l'ouverture de leur corps on ne trouve point de parties gâtées , ny aucune autre cause de mort que la fievre seule.

Je suis persuadé que ce qui a empêché qu'on ne soit parvenu à cette connoissance , c'est cette grande prévention où l'on a toujours esté , que la fievre qui est une chaleur extraordinaire , ne pouvoit estre cau-

110 *Les Erreurs particulières*
sée que du chaud , & que par con-
sequant on ne devoit employer
contre la fièvre que des choses froi-
des.

J'ay déjà fait voir que ce n'estoit
ny le chaud ny le froid qui cause
les maladies formellement : mais
quand elles pourroient estre for-
mées par l'un ou par l'autre , il est
évident que la fièvre qui est une
maladie , seroit bien plutoft formée
par le froid que par le chaud , par-
ce que toute maladie suppose une
opposition ou contrariété entre une
cause nuisible & la nature , & que
la fièvre éstant déjà de son costé
une maladie de chaleur , & un mou-
vement dépendant mesme du feu
vital & naturel , il n'y pourroit a-
voir d'autre costé pour opposé que
du froid.

Ce seroit d'ailleurs une autre er-
reur de penser qu'il pust y avoir
dans le corps humain quelques hu-
meurs chaudes de leur nature au-
tres que le sang , n'y ayant que le

introduites dans la Medecine. III
sang qui contienne les esprits & le
feu de vie , & qui par consequent
ait une chaleur de proptié.

Ce qui est si véritable , que lors
que les autres humeurs commen-
cent d'estre mises en mouvement
dans l'entrée des accés de fievres ,
elles ne manquent point ordinaire-
ment , à raison de ce dénuement
d'esprits dont je viens de parler ,
d'en faire sentir de mauvais effets
par des tremblemens ou par des
frissons , qui ne cessent que lors
qu'elles ont rencontré avec le sang
assez d'esprits pour y répandre de
la chaleur , laquelle s'augmentant
s'étend ensuite par le moyen de la
circulation par tout le corps où elle
reste , jusqu'à ce que l'humeur nuisi-
ble qui réside dans les vaisseaux é-
tant consumée , le mouvement vient
à cesser .

Un moyen seur pour ne point se
tromper comme l'on fait sur la na-
ture de la fievre , ny sur le traite-
ment qu'on y doit faire pour en

guérir , c'est d'en distinguer le mal qu'on en ressent d'avec la maladie qui le cause , afin que l'on ne se fonde plus pour ce traitement sur le mal qui n'est que l'effet , au lieu d'aller à la cause , qui est la maladie.

- L'on a compris la fièvre , comme toutes les autres maladies , sous le nom du mal que l'on en ressent , c'est à dire quel l'on l'a décrite comme une chaleur fâcheuse & un mouvement violent , parce que c'est tout ce qu'il y a de plus sensible dans cette maladie : mais cette chaleur & ce mouvement ne sont point la maladie même , ny par conséquent ce que l'on doit considerer pour faire l'application des remèdes.

C'est pourtant à quoy l'on s'attache uniquement , & l'on ne vise pour guérir de la fièvre , qu'à éteindre la chaleur & à diminuer le mouvement ; mais c'est souvent au préjudice des malades , & toujours fort inu-

inutilement ; car comme il est impossible de faire cesser l'effet sans qu'on en ose la cause essentielle, comment pourroit-on diminuer la chaleur & le mouvement extraordinaire de la fièvre , sans avoir fait cesser ce qui y donne occasion, qui est la maladie ? C'est donc à elle seule qu'il se faut attacher pour la combattre par les remedes , & c'est pour cette raison qu'il en faut rechercher la nature.

Tous les Medecins conviennent que la maladie prise en general est un empêchement sensible fait par quelque cause nuisible aux actions de l'homme , & aux fonctions de sa vie naturelle.

Or puis qu'il est constant que la fièvre est une maladie , il est certain aussi qu'elle doit consister dans un empêchement ; que cet empêchement doit estre sensible en quelqu'endroit du corps humain, & que les actions naturelles en doivent estre blesſées.

K

Le préjudice que l'on reçoit de la fièvre dans les fonctions naturelles de la vie, est si évident, qu'il n'est pas nécessaire de le faire connoître : mais il est nécessaire d'examiner l'empêchement qui fait ce préjudice, & de voir par où cet empêchement se rend sensible dans le corps humain ; car s'il s'y formoit quelque chose de mauvais, qui fût si peu considérable qu'il ne pût estre sensible, cela ne pourroit point passer pour une maladie.

L'on comprend encore facilement que dans la fièvre ce n'est que dans les vaisseaux du sang que l'empêchement se rend sensible, parce que ce n'est que là où en paroît le mouvement ; & cette connoissance évidente ne fert pas peu à découvrir la nature de cet empêchement, en nous donnant à connoître que ce ne peut estre autre chose qu'une humeur coagulée ensuite de sa corruption.

Car puisque l'empêchement qui

introduites dans la Medecine. 115
fait la fiévre, ne se rend sensible
dans les vaisseaux du sang que par
le mouvement, & que le mouve-
ment extraordinaire qui n'est rien
autre qu'un poux plus lent, plus
rare & plus petit, ou un poux plus
grand, plus vaste & plus frequent
qu'il ne doit estre, ne peut point
avoir d'autre principe que celuy de
la vie qui fait le poux ordinaire &
naturel quand il est plus libre dans
son action; qu'est-ce qui seroit
capable de servir d'empêchement
à l'action de ce principe qui doit
de sa nature estre toujours en mou-
vement, si ce n'est quelque chose
de fixe & de coagulé, qui emba-
rassant considerablement son passa-
ge en diminuë la liberté, & rende
imparfaite la circulation du sang
où il réside.

Donc de-là on peut facilement
reconnoître que la fiévre se forme
essentiellement dans les vaisseaux
du sang, par l'embarras d'une hu-
meur étrangere qui y est par tout

K ij

116 *Les Erreurs particulières*
répandue, laquelle venant à s'épaissir par une espece de coagulation arreste une grande partie des esprits vitaux, & les y ayant fait amasser en grande quantité, leur donne occasion par la force de cette union, de s'enflammer, & par ce moyen de faire sentir une chaleur violente par tout où se fait le mouvement de circulation, & d'augmenter de beaucoup ce mou-

*pour-
quoy
dans le
commen-
cement
de la fié-
vre le
poux se
retire,
& com-
ment
vient le
chaud.*
vement qui dure autant que la fiévre subsiste, au lieu qu'au contraire le mouvement du poux & la chaleur du corps sont mesme moindres dans le commencement de la fiévre qu'ils ne paroissent dans l'estat naturel, parce que la plus grande partie des esprits s'arreste à l'occasion de la cause nuisible, jufques à ce que, comme je le viens de dire, ils soient amassez en une assez grande quantité pour pouvoir se remettre en liberté par violence, en rétablissant leur circulation, qu'ils sont obligez mesme dans cette con-

Par où il est évident que tout ce mouvement est naturel dans son principe , les esprits en ayant besoin absolument pour travailler à la destruction de la cause qui donne occasion à ce desordre , en digerant ces humeurs corrompuës & épaissies , & en les séparant autant qu'ils peuvent de ce qu'il y a de plus pur dans le sang , afin qu'il reste seul dans sa perfection naturelle , & qu'il puisse servir à toutes les fonctions du corps humain.

C'est aussi ce que la nature tache de faire toujours , dont elle vient mesme souvent à bout ; & c'est en quoy , quand elle ne suffit pas , le Medecin la doit aider.

Si ceux qui veulent que la fievre soit une chaleur causée par un principe étranger , fondent leurs opinions sur ce qu'ont dit nos anciens Auteurs lors qu'ils ont déclaré que la fievre estoit une chaleur contre

nature , qu'ils prennent la peine de bien considerer cette définition , & ils trouveront que pour avoir voulu écouter ces grands hommes sans en avoir examiné les raisons , ils sont tombez dans une erreur dont ces Auteurs ont esté bien éloignez , & qu'ils les ont fort mal entendus.

Car ces Princes de la Medecine ont bien veritablement jugé que c'estoit contre l'ordre de la nature que les esprits s'enflammoient dans la fievre à l'occasion des humeurs nuisibles , & qu'ils se mettoient dans un mouvement extraordinaire : mais bien loin d'avoir cru pour cela que le principe de ce mouvement ne fust pas naturel , ils ont dit positivement que la fievre estoit la chaleur naturelle elle-mesme , quand elle passoit dans l'excés.

*Voyez
Galien
en son
Livre I.
de ses
Com-
mentai-
res sur
les Ap.
d'Hyp.
sur les
diètes*

Ils ont ajouté que si les vieillards ne souffroient pas des fievres si aiguës que les jeunes gens , c'estoit parce qu'ils avoient peu de chaleur naturelle.

Ils ont assuré que la fièvre surve-^{humid}
nant aux rhumes & aux convulsions,^{des.}
donnoit la guérison, laquelle nean-^{Voyez}
moins est certainement un effet qui ^{Hypocr.}
ne peut estre attribué qu'à la nature,^{Aphor.}
& non pas à une cause étrangere.^{Sect. 1.} ^{Aphor.}

Ils ont aussi déclaré que lorsque la ^{14.}
cause de la fièvre étoit considerable,
plus le mouvement en estoit violent,
plus la nature avoit de force ; & au
contraire, que plus la fièvre estoit
lente, plus elle estoit à craindre ;
qui est sans doute la raison pour la-
quelle Celse nous a enseigné que
pour guérir des fièvres lentes, il
falloit tâcher en fortifiant la nature,
de les faire devenir aiguës.

Enfin l'expérience fait voir tous
les jours que la fièvre donne des for-
ces ; tant il est vray qu'elle est na-
turelle dans son principe, & que ce
n'est autre chose que la chaleur na-
turelle elle-mesme, quand elle est
augmentée, quoy que véritablement
cette chaleur soit étrangere & con-
tre nature dans la maniere de son

D'où résulte une autre preuve , qui fait bien voir que la chaleur de la fièvre naturelle dans son principe , aussi-bien que son mouvement , n'est causée que par les esprits naturels . Car si cette chaleur cesse de se faire sentir naturelle dans la manière de son mouvement par tout le corps tant qu'il y a de la fièvre , comme tout le monde en convient , & que cependant durant la fièvre la vie ne laisse pas de subsister aussi dans tout le corps avec son principe , il faudroit , s'il y pouvoit avoir un autre principe pour ces mauvais mouvements , ou qu'il y eust dans toutes les parties du corps deux mouvements contraires en même temps , ou que le principe de vie quoy qu'il soit un feu très actif qui ne peut subsister sans qu'il produise la chaleur , demeurast sans action , ce qui est impossible .

C'est sur ce système qu'on pourra certainement

introduites dans la Medecine. 121
certainement établir les veritables moyens de guerir de la fievre ; & c'est aussi par cette voye que l'on a trouvé depuis peu un febrifuge admirable dont on se sert exterieurement par application sur les arteres, lequel sans faire aucune atteinte au dedans , ni la moindre marque sur la peau , peut souvent en deux jours, & d'autres fois au plus en huit, faire la fonte de l'humeur coagulée à la faveur du mouvement circulaire du sang , guerissant toujours infailliblement , pourvu que l'on prenne soin de tirer du corps par quelque moyen innocent , cette humeur à mesure qu'elle se dissout.

Aprés un remede si innocent & si feur , suive qui voudra l'erreur de ceux qui pour éteindre leur fievre , noyent leur corps à force de boisson , & tâchent de détruire leur grande chaleur par l'épuisement du sang , ruinant cependant par l'un & par l'autre moyen le principe de la vie.

L

Il faut donc tirer d'icy cette seconde conséquence, que pour traiter la fièvre on ne doit toucher à rien de tout ce qui en est naturel, je veux dire, ny au sang, ny aux esprits, ny au principe du mouvement, à la conservation desquels il est au contraire absolument nécessaire de dresser son but, & de diriger tous ses soins ; mais s'en prendre seulement à tout ce qui est nuisible à la nature, sur tout à la cause essentielle de la fièvre, qui sont les humeurs étrangères & corrompues.

Effectivement Hypocrate, dont tous ceux qui contre les fièvres se servent de la saignée, pretendent suivre les exemples, nous ayant laissé l'histoire des febricitans qu'il voyoit de son temps, & ne nous ayant enseigné qu'en deux endroits de ses Ecrits principalement comment il falloit les traiter, a parlé seulement de la purgation des mauvaises humeurs, & n'a fait aucune

mention de la saignée , ne l'ayant Voyez Hypocr. conseillé que contre les pleuresies en son Livre & autres tumeurs formées par un de la nature des Os. sang privé de son mouvement , dans celuy des en- lesquels cas la fièvre a une cause des Os. essentielle toute différente de celle & en- des autres fièvres.

L'on verra ailleurs , où je parle droits de la fièvre , ce qui fait qu'elle a des qui sont dans l'hom- mouvemens differens , & que ce- pendant chacun de ces mouvemens me. est réglé , en sorte qu'il y en a de quotidien , de tierce , de quarte , & de continual ; mais tout cela ne demandant point de remedes differens , a seulement besoin de manieres différentes pour leur application.

I I.

Touchant la chaleur fascheuse que l'on ressent sans qu'il y ait de la fièvre.

Les personnes habituellement échauffées déplorent toutes leur malheur de ne trouver aucun

L ij

soulagement à leurs maux. S'il n'y avoit pour les faire finir, qu'à user, comme elles font, de choses froides, elles seroient bien-tost rafraîchies ; mais puis qu'elles ne s'en sentent pas mieux, cela leur doit bien faire connoistre que leur mauvaise chaleur n'est point causée par l'usage des choses chaudes ; comme le croit le vulgaire très mal à propos. Les choses chaudes rafraîchissoient même quand elles passent bien, & les choses froides échauffent lors qu'elles ne passent pas ; comme le dit clairement Hypocrate en deux endroits dans un même Livre ; cela fait voir que le rafraîchissement dépend principalement de l'air, & de deboucher tous les passages, par lesquels ce luy du dehors doit avoir la liberté d'entrer pour recreer tout le corps, de même que celuy du dedans, ou les fumées pour s'exhaler : car il n'y a que ces deux mouvemens, qui subsistant ensemble, puissent

Hypocr.
en son
Livre
des en-
droits
qui sont
dans
l'hom-
me.

introduites dans la Medecine. 125
faire le rafraîchissement , & rien
ne doit pasler pour rafraîchissant
que ce qui peut contribuer à entre-
tenir la liberté de ces deux mou-
vemens. Voyez là-dessus dans les
Definitions ce que c'est que le ra-
fraîchissement , & en quoy il con-
siste.

III.

Touchant les maux d'yeux inveteres.

C EUX qui traitent des maux
d'yeux inveteres consistant en
fluxion , tourmentent fort inutile-
ment leurs malades par les caute-
res , par les vesicatoires , par les
fétions , & par tout ce qu'ils peu-
vent appliquer près de la teste pour
en détourner la fluxion.

Ils s'y prennent ainsi , parce qu'ils
croient (comme il est vray) que
cette fluxion vient du cerveau.
Mais c'est par cette mesme raison
que je veux prouver leur erreur ;
car si la fluxion des yeux ne peut

L iiij

venir que du cerveau , comment peuvent - ils esperer que tout ce qu'ils appliquent près de la teste puisse détourner cette fluxion, puis que les parties les plus sensibles & les plus affoiblies , en sont plus susceptibles , & qu'il n'y en a point de tout le corps qui soit plus sensible, ny si affoiblie que le sont les yeux dans la fluxion ; que de plus ils sont plus voisins du cerveau, que ne sont les endroits où l'on applique les remèdes : & qu'enfin il y a entre le cerveau & les yeux un chemin de communication tout fait & naturel pour l'écoulement des larmes, par où la fluxion peut par consequent plutost descendre que par tout ailleurs.

Pour bien traiter des fluxions des yeux, il faut distinguer la fluxion qui se fait dans le cerveau d'avec celle qui tombe sur les yeux.

Pour la fluxion du cerveau , si elle commence de former son ha-

bitude , comme pour lors les humeurs ne s'y portent que parce que dans le ventre le chile se trouve trop fereux , & que les eaux y dominent, on peut bien en empêcher le transport aux parties superieures par le moyen des cauteres , en les faisant aux jambes , pour faire écouler tout le superflu par le bas.

Car dés lors que les humeurs se sont élevées par l'artere superieure, elles sont portées naturellement dans le cerveau par ce canal , & ne trouvent point de voyes ouvertes pour se rendre dans l'endroit des cauteres que l'on auroit fait, ou au bras , ou à la nuque du col: de là vient que l'experience fait voir qu'en ces cas, on n'en reçoit aucun soulagement.

C'est autre chose quand la fluxion s'étend du cerveau sur les yeux , car si le mouvement de la fluxion commence seulement, il est évident que pour lors on doit faire un mouvement opposé , mais il faut

L. iiiij

128 *Les Erreurs particulières*
aussi qu'il se fasse subitement, &
d'une maniere capable de faire
tout à coup une impression con-
siderable & contraire; comme il se
peut par le moyen des ventouses
seches appliquées au derrière de
la teste.

Que si la fluxion est déjà faite
depuis quelque temps, comme je
l'entens dans cet article dont il est
question, il est évident que tous
ces moyens dont on se sert pour
détourner la fluxion, sont inutiles,
parce qu'il n'est plus temps de dé-
tourner, mais seulement d'évacuer
ce qui est tombé sur les yeux, qui
sont des serosités acres qui s'épais-
sissent peu à peu, & sur tout dans
le fond de ces parties délicates;
en rendent la guérison difficile,
souvent même y font mouvement
à la faveur des esprits qui essayent
de se délivrer de ces humeurs nu-
sibles, y attirent de temps à autre
quelque nouvelle fluxion, & cau-
sent ainsi quelquefois l'aveugle-
ment.

C'est ce qui a fait qu'on a recherché le remede que l'on a trouvé heureusement contre cette maladie fâcheuse & rebelle. Ce sont des essences douces incorporées dans un emplâtre, qui estant appliqué seulement sur les paupieres, sans qu'il soit besoin de rien mettre dans l'œil, le fortifie admirablement, penetre insensiblement dans toutes ses parties pour fondre ces humeurs glaireuses, & par une transpiration aisée les attire peu à peu doucement, en sorte que tous les jours quand on leve l'emplâtre pour l'esluyer ou le renouveler, l'on y trouve une espece de bouë, ne faisant au reste jamais la moindre irritation ny douleur, qu'il appaise au contraire d'abord, aussi-bien que toute inflammation, dés que l'on a commencé de l'appliquer. Sans ce moyen, ou sans de semblables, on ne guerira jamais de ces fluxions, parce que lors qu'elles sont inveterées, & que par conse-

130 *Les Erreurs particulières*
quent les humeurs qui les causent
sont épaissees, la nature seule ne
peut plus en faire la resolution.

I V.

Touchant les douleurs de dents.

SI les maux de dents sont terribles de leur nature, les fautes que l'on fait à l'égard des remedes que l'on pense y apporter, ne contribuent pas peu à en augmenter ou prolonger les douleurs.

Car ou l'on use de mauvais remedes, ou si l'on se sert des bons l'on les quitte trop tost pour en prendre d'autres, parce que l'on n'en sent pas le soulagement si-tost que l'on voudroit.

Lors qu'un remede n'appaist pas d'abord les douleurs de dents, ce n'est pas toujours pour cela qu'il soit inutile; mais c'est souvent qu'à mesure qu'il consume de l'humeur, la cause pour estre universelle dans le sang où les serosités abondent,

introduites dans la Medecine. 131
& sont plus acres qu'il ne faudroit,
fournit toujours de la matiere nou-
velle. C'est pourquoy il faut estre
constant à l'égard des remedes que
l'on prend contre les maux de dents,
pourveu qu'ils soient choisis sui-
vant les indications naturelles.

Pour s'y prendre avec bien de
la satisfaction pour les malades, je
voudrois qu'on fust bien chauffer du
sel sur une pelle à feu rougie, jus-
qu'à ce qu'il ne petille plus, & pour
lorsqu'on en mist une cuillerée pour
une chopine de fort vinaigre que
l'on tiendroit chaudement, & dont
on prendroit à la fois aurant que
la bouche en pourroit contenir, l'y
tenant jusques à ce que l'on ne le
pourroit plus garder, réiterant ce
gargarisme durant demie heure,
& le recommençant en d'autres
temps dans un mesme jour : cela
est merveilleux, tant pour empor-
ter l'humeur de la fluxion que pour
tuer les vermisseaux, qui dans les
dents cariées en attaquent le nerf

Si dans les vingt-quatre heures la douleur n'avoit pas cessé, ce seroit une marque infaillible qu'il y auroit une plenitude universelle dans tout le corps, qu'il ne faudroit point négliger, estant aussi ordinairement l'indice d'une grande maladie prochaine : c'est pourquoy en ce cas où la douleur est opiniâtre, & ne cede pas au vinaigre salé , il faudroit s'attacher d'abord à calmer la douleur en adoucissant les humeurs par l'usage du sirop de ruland, par le moyen duquel les malades se trouvent dans un grand repos , ensuite duquel ils tombent ordinairement dans un doux sommeil. Et si avec une grande douleur la joue s'enfloit considérablement, & qu'il y eût de grands battemens qui fissent craindre la formation d'un abcès , appliquer l'emplâtre d'essence de ce même Auteur, qui dans le mesme jour fait

introduites dans la Medecine. 133
cesser ces battemens, & emporte
presque tout à fait l'enflure.

Ensuite dequoy pour oster la
cause qui pecheroit dans tout le
corps, de peur qu'elle ne fasse re-
naistre les douleurs de dents, ou
ne forme quelqu'autre maladie,
procurer le vomissement si le ma-
lade en a quelque envie , sinon le
faire purger suivant son besoin.

Il y en a qui pour détourner la
fluxion qui cause les maux de dents
se font appliquer aux tempes des
onguens caustiques & brûlans ;
mais je trouve cette methode fort
mauvaise : car si la cause du mal
est generale dans tout le corps,
pourra-t-on vuidre par cette voye
tout ce que pourra évacuer la pur-
gation? Et si la cause n'est que par-
ticuliere , en ce cas certainement
le remede sera pire que le mal, &
ce seroit faire cesser une douleur
par une plus grande.

Touchant les maux de gorge.

Tous les maux de gorge ne sont pas de mesme nature, quoy que cependant l'on les traite tous d'une mesme maniere. L'on ne scait pas faire la difference de ceux qui sont causez par un amas de sang, d'avec ceux qui proviennent d'un phlegme acre & adhérent. C'est pourquoy l'on y réussit tres mal pour l'ordinaire.

Cette maladie, c'est ce qu'on appelle la scurie. Les maux de gorge qui proviennent de sang sont toujours accompagnez de fièvre, & ils causent des difficultez d'avaler & de respirer, comme si on ferroit la gorge de tous costez : la faignée y est pour lors un remede nécessaire dans les commencemens.

Si ces maux sont sans fièvre, ils ne peuvent provenir que de glaires attachées à la gorge, & si étant accompagnez de fièvre ils viennent

de cette mesme cause , ce n'est plus par compression que se fait sentir la douleur , mais par maniere d'éguillon , & comme s'il y avoit des pointes d'épingles au passage; en ce cas l'extrait des vulneraires est un remede present ; car dés le mesme jour qu'on s'en sert on détache aisément toutes les glaires de la gorge. Mais il faut avoir soin en mesme temps si-tost qu'on pourra avaler, ou plutost avant que le passage de la nourriture soit venu à se fermer , de se purger suffisamment avec l'opiate fondant de Gordon.

V I.

Touchant la pleuresie.

SI aprés la mort de toutes les personnes que l'on a traitées pour pleuretiques , l'on ouvroit l'endroit où l'on croit que se forme la pleuresie , qui est entre les costes & leur membrane, l'on verroit que l'on s'y trompe beaucoup.

Presque tous les Medecins modernes s'imaginent que la pleuresie se forme dans cet endroit par un amas de sang qui y fait une tumeur d'inflammation : cependant cette opinion à l'égard de l'endroit de la pleuresie est non seulement tout à
Voyez Hypocrate en son Liv. de la nature des os. fait opposée à celle d'Hypocrate dont ils pretendent estre les disci- ples ; mais encore fort contraire à la vérité, estant tres constant qu'elle se forme dans un costé des poumons, qui se gonflant d'un sang fereux qui n'y circule plus, s'étendent jus-ques aux côtes que cette tumeur presse avec douleur.

Ce qui est si certain, que lorsqu'elle vient à suppuration pour n'avoir pas été résolue dans le temps, si l'on ouvre le côté pour vider l'ab- cès, l'on apperçoit visiblement la tumeur dans les poumons, lesquels mesme se trouvent pour lors pres- que toujoures attachés aux côtes.

L'on est encore dans une grande erreur de croire que pour avoir une fièvre

fièvre aiguë , & une grande douleur de côté , accompagnée d'une toux très facheuse , & de crachats sanguinolents , l'on soit toujours atteint de la pleuresie : car comme tous ces signes naissent nécessairement avec la tumeur pleuretique , ils surviennent souvent aussi à l'inflammation du foie , & même à bien d'autres fièvres ; ce qui fait qu'ils sont fort équivoques .

Il faut donc pour distinguer la pleuresie de toute autre maladie , voir si tous ces mêmes accidens ont paru en même temps que la fièvre , & s'ils subsistent toujours également sans aucune intermission ; parce que cela n'arrive que dans la pleuresie . Ceux qui accablent les malades pleuretiques à force de saignées , font très mal ; car ou elles les tuent ou elles leur ôtent leur force pour long temps . Je ne dis pas qu'une saignée n'y soit à propos dans le commencement que se forme la tumeur , pour empêcher sa formation ; mais

M

Lorsqu'elle est faite, de quoy peut servir de continuer la saignée? & n'est-il pas plus à propos de s'appliquer à dissiper cette tumeur par un bon sudorifique & spécifique, comme est l'eau pleuretique d'Actuaire, qui ne manque point d'avoir son effet dans vingt-quatre heures?

VII.

Touchant les coliques qui proviennent de vents & d'humeurs, ou de la difficulté du cours qui est particulier au sexe.

C'EST un principe véritable & fort bien établi dans la Médecine, qu'il faut toujours aller d'abord à la cause, & la détruire pour faire cesser son effet. Mais l'on ne laisse pas de commettre de grandes fautes pour suivre ce principe, lorsque l'on s'en sert sans faire en même temps attention à la raison sur laquelle il est fondé. L'on ne doit commencer par la cause essentielle pour venir à

bout de son effet que parce que l'effet doit naturellement dépendre de sa cause. Si donc il arrivoit par quelque raison particulière, que la cause dépendit en quelque façon de l'effet, il est évident qu'en ce cas la raison voudroit que l'on s'y prît d'une maniere toute opposée, & que l'on commençât par l'effet. Et c'est ce qu'on ne considere pas: c'est pourtant ainsi qu'il faut se conduire à l'égard de toutes les coliques, dans lesquelles l'on doit s'appliquer à calmer la douleur avant que de tenter aucune évacuation, parce que la douleur, quoy que l'effet d'une humeur acre qui réside dans les intestins, les empêcheroit tant qu'elle y subsisteroit de faire leur jeu avec liberté pour aider à l'évacuation de la cause & de l'humeur nuisible.

C'est aussi pourquoy avant que de purger l'humeur de la colique, je fais prendre le sirop de ruland qui apaise la douleur dans deux ou trois heures; comme je donne à celles

M ij

140 *Les Erreurs particulières*
du sexe qui souffrent beaucoup dans
le temps de leurs ordinaires, l'opiate
de Nymphodôte sept jours avant
qu'ils leur arrivent; dont elles ressen-
tent un soulagement considérable.

VIII.

Touchant les vents & les vapeurs.

Tous les fâcheux mouvements
qui surviennent promptement
sans subsister que fort peu de temps
& par intervalle, viennent de vents
ou de vapeurs, dont on ne connoît
point bien la nature.

Ces vapeurs sont des serosités
séparées de la pituite; & comme ces
serosités ne peuvent en être sépa-
rées sans que la pituite en reste beau-
coup plus grossière, & plus difficile à
détacher des parties qu'elle occu-
pe, dès-là vient une double difficulté
qu'il y a de guérir des vents, & des
vapeurs : la première est, que la par-
tie de l'humeur qui les forme étant
fort subtile, échappe facilement aux

remedes ; & la seconde est que le marc de cette humeur qui reste est si gluant & si visqueux , qu'il ne cede que tres difficilement , & qu'à moins que les remedes ne soient ou specifiques pour le fondre & le resoudre, ou assez violens pour le détacher tel qu'il est.

Mais l'on n'a pas communément la connoissance de ces specifiques , & d'ailleurs , pour peu de mouvement que l'on puisse faire pour détacher ces humeurs grossieres , l'on en fait toujours trop dans les subtiles pour ne pas les rendre insupportables aux vaporeux ; c'est ce qui fait qu'ils paroissent incurables, quoique néanmoins il ne soient pas , comme l'on l'a reconnu par les soulagemens considerables que les uns ont ressenti de la nature seule , & que les autres ont receu par le moyen des Remedes specifiques.

IX.

Touchant l'hydropisie.

IL y a une grande erreur sur cette maladie, c'est que l'on croit qu'elle se forme du foye ou de la rate, & que ce n'est que par le défaut de l'une de ces parties, que le sang manque, & que la serosité domine.

Si cette opinion estoit véritable, tous le hydropiques seroient incurables, parce que quand les parties nobles sont ainsi degenerées, elles approchent de leur destruction, & sont pour lors irreparables.

Mais puisque l'on convient que l'hydropisie consiste dans le defaut du sang où la serosité domine, & que ce défaut ne peut provenir que de la crudité du chile qui se forme dans l'estomach, n'y auroit-il pas plus de raison de croire que l'hydropisie commence par l'imperfection de la digestion à l'occasion d'un grand embarras d'humeurs, qui re-

Ce qui est si véritable , que dans les commencemens de l'hydropisie le vomissement est un moyen leur pour en guérir parfaitement.

La corruption du foye & de la ratte est si peu la cause de l'hydropisie , que l'experience nous confirme ce qu'a dit Hypocrate dans son livre des maladies populaires , que la ponction faite aux hydropiques dans les commencemens les guerif- soit , & preservoit leur foye . Si donc le foye & la ratte se trouvent gâitez dans les hydropisies avancées , ce n'est pas pour cela qu'elles ayent pris naissance par la corruption de ces parties , mais c'est uniquement parce que la trop grande abondance de la féroïté qui accompagne le sang Voyez Hypo- crate en son Livre de la nature des os. dans ses vaisseaux , ayant été portée dans le cerveau par le moyen du mouvement de la circulation , en descend le long de l'épine du dos , pour de la s'écouler dans la capacité os.

L'on n'est point assez circonspect dans l'application que l'on fait des fomentations pour desenfler le ventre des hydropiques. Ou il n'en faut point user du tout, parce qu'il n'y a déjà que trop d'humidité, ou l'on doit les entretenir toujours fort chaudelement, de peur que la chaleur naturelle, qui est si mediocre dans ces malades, ne vienne à s'éteindre tout à fait par un froid étranger.

Il y en a beaucoup qui se méprennent à l'égard de l'hydropisie, en la confondant avec toutes les enflures du ventre. Tous les hydropiques sont enflés ; mais tous ceux qui sont enflés ne sont pas hydropiques : car pour estre enflé il suffit qu'il y ait des ferosités retenues dans la capacité du ventre, mais pour estre hydropique il faut que les ferositez retenues proviennent de la debilité ou de l'embaras

introduites dans la Medecine. 145
barris de l'estomach qui fait un chile qui n'est plus propre qu'à faire de l'eau.

L'on fait encore une grande faute sur cet article , lors que pour desenfler les corps où abondent les ferositez , l'on met en usage les tifannes qui sont propres à faire évacuer puissamment les eaux par la voye des urines. Car il est constant par l'experience, qui le fait voir tous les jours , que plus on prend de ces sortes de remedes , plus ils font de l'obstruction dans les corps , & en augmentent l'enflure. La plupart des Medecins croyent mal à propos que cela arrive parce que ces mesmes remedes qu'ils appellent diuretiques , augmentent les obstructions , en chariant dans les passages de l'urine tout ce qu'ils rencontrent de plus grossier dans le corps. Cependant ils devroient sçavoir qu'il n'y a que le plus sereux qui puisse passer dans les vaisseaux.

Il y en a une autre raison bien

N

146 *Les Erreurs particulières*
plus véritable, qui est que ces ob-
structions ne consistant que dans l'a-
bondance des fèces, toutes sortes de boissons ne sauroient man-
quer d'estre préjudiciables dans ces
mauvaises dispositions ; comme au
contraire l'on reconnoît certaine-
ment dans les hydropiques guérissable,
que moins ils boivent, plus ils
rendent d'urine, & qu'il n'y a rien de
plus efficace pour diminuer leur en-
flure, que de les retrancher beau-
coup sur la boisson.

X.

Touchant les devoyemens.

L'ON tombe tous les jours dans
l'erreur sur ces sortes de maladie-
s, parce que parmi elles il y en
a qui sont d'une nature très diffé-
rente, desquelles on ne fait pour-
tant aucune différence.

Il y a des devoyemens qui sont
des bénéfices de nature ausquels
l'on veut faire des remèdes comme

aux autres , quoy qu'il n'y faille point toucher du tout , parce qu'ils ne dégoûtent point , & que bien loin d'estre des maladies ils soulagent ceux à qui ils arrivent.

Il y en a d'autres qui sont des déreglemens , & dont on se trouve mal. Parmi ceux - là les uns proviennent de l'obstruction du foye , qui chez luy ne donne pas libre entrée aux sucs alimentaires : il y en a aussi qui viennent par le defaut de l'estomach qui ne fait plus bonne digestion ; & toutes ces sortes de dévoyemens peuvent se former , ou par foibleſſe , ou par plenitude.

Ceux de l'estomach qui viennent de plenitude , soit qu'il y ait diſſénterie , ou non , ne s'appaient que par le moyen des remedes que l'on donne à cette partie.

Des remedes qu'on peut prendre interieurement , les meilleurs , à la reserve des specifiques , sont ceux qui peuvent vuidre du fond

N ij

de l'estomach les matières qui y croupissent, & qui par leur embarras l'empêchant d'embrasser comme il faut les alimens, ne luy permettent pas d'en faire bien la digestion : & c'est à quoy servent principalement les remedes vomitifs, ou les fondans.

Parmi les vomitifs, quoy que l'Hypocucuana soit le plus celebre, tous les autres peuvent y avoir le mesme succès, comme j'en ay fait moy-mesme l'expérience, que chacun peut faire aussi en son particulier ; estant d'ailleurs une chose bien certaine que l'on ne sçauoit montrer dans l'Hypocucuana d'autres vertus contre ces maladies que celle d'estre un remede vomitif, ou fondant.

Ce qu'il est à propos d'observer icy, afin que les personnes qui sur une fausse confiance voudroient contre les devoyemens provenant de foibleüle où il ne faut que fortifier, se servir indifferemment de

l'Hypocucuana , comme elles fe-
roient contre les devoyemens qui
feroient causez par des humeurs
acres & visqueuses , où il est be-
soin d'évacuation ; n'ayent pas le
sort de tant d'autres , qui pour
avoir pris mal à propos ce remede,
quoy que bon en son cas , y ont
trouvé leur perte au lieu de la
guerison.

Pour ce qui regarde la propriete
que tous les vomitifs ont pour gue-
rir veritablement des cours de ven-
tre & de la dissenterie quand ils
sont causez par l'embarras du fond
de l'estomach , il y a bien des sie-
cles que l'on la doit sçavoir , puis
qu'Hippocrate nous en a donné une
Voyez
Hippoc.
en son
liv. 3. de
la diete.

Mais pour empêcher qu'on ne
se trompe à l'égard des devoye-
mens , pour les traiter sans qu'on
soit obligé d'y faire les distinctions
necessaires , & pour épargner aux
malades les violences des vomi-
tifs , l'on a trouvé un remede qui

N iij

150 *Les Erreurs particulières*
guerit de toutes les especes de
devoyemens en moins de huit jours,
par la propriété qu'il a de nettoyer
l'estomach & le foye, en les fortifiant
en mesme temps.

XI.

Touchant la suppression du cours particulier au sexe.

JE peux dire que pour faire revenir ce cours quand il est arresté, je scay l'un des meilleurs remedes qu'on puise avoir, dont je me sers aussi avec un grand succès pour les jaunissés & pasles couleurs, parce que je l'ay reconnu tres propre pour déboucher & oster toute obstruction.

Cependant ce mesme remede pour avoir esté donné à une fille de ma connoissance que l'on croyoit en avoir grand besoin, mais qui estoit fort extenuée, luy a fait plus de mal que de bien ; ce qui doit faire remarquer que les meilleurs

introduites dans la Medecine. 151
remedes ne sont plus utiles, dès
qu'ils sont pris mal à propos.

Car pour nous arrêter au cas
dont il est ici question, lors qu'une
évacuation, quoy que naturelle,
vient à cesser ou diminuer, il ne
faut pas inconsidérément, comme
l'on fait tous les jours, tenter de la
r'appeler d'abord; mais il faut
examiner auparavant, si pour la
suppression il n'y auroit point eu
quelque cause qui l'eust rendue
comme naturelle, parce que si la
suppression estoit comme naturelle,
l'évacuation en ce cas ne seroit plus
naturelle elle-même, & le remede
que l'on donneroit pour la procu-
rer, ne pourroit plus faire que de la
violence à la nature, sans avoir au-
cun effet.

La suppression d'une évacuation
naturelle, devient comme naturelle
elle-même, lors 1. que ce qui de-
voit estre évacué a été consumé,
comme il se fait ordinairement
par la fièvre. 2. Qu'il y en a eu

N iiiij

suffisante compensation par quelqu'autre évacuation. 3. Qu'il s'en est fait une dissipation proportionnée, à raison d'une fatigue & d'un mouvement considerable. 4. Que la nature en a fait un employ par une augmentation d'embonpoint, ou autrement. 5. Qu'il n'y a plus rien à évacuer à raison d'une grande diminution de tout le corps, qui fait que bien loin d'y avoir du superflu, le nécessaire vient à manquer.

Par consequent ce seroit faire une grande beuve que de prétendre d'attirer le cours du sexe sur une personne extenuée & languissante, sous prétexte que ce cours est naturel, puisqu'il n'est plus naturel dans ce cas, où la personne bien loin d'avoir du trop à rejeter, n'a pas tout ce qui lui est nécessaire pour sa propre vie, qu'elle est obligée par cette raison de traîner en langueur.

XII.

Touchant les maux Veneriens.

J'ay vu arriver tant d'accidens & de si considerables par le moyen du Mercure , & je l'ay reconnu si ennemi de la nature , fust-il employé par les personnes les plus judicieuses qui n'en estoient plus mesme les maistresses , que quoy que je le reconnoisse pour un spé-cifique contre ces sortes de maladies , je ne scaurois m'empêcher de blâmer fort l'usage qu'on y en fait, puisque l'on a découvert d'autres remedes plus sûrs, plus prompts, plus innocens , & plus commodes. Je connois un Medecin à qui j'en ay vû guerir tres parfaitement plus de vingt personnes de ma connoissance qui avoient toutes les marques les plus certaines de la Vérole , & cela en moins de trois semaines , sans les avoir épuisées ni accablées aucunement , & mesme

154 *Les Erreurs particulières*
sans les avoir obligé de garder la
chambre. Un semblable remède
n'est-il pas préférable au Mercure,
qui quand il auroit son effet, ne le
peut avoir sans faire bien de la
violence dans le corps, & sans y
laisser de méchans restes.

XIII.

*Touchant la pierre & la gravelle, &
les accidens qui en proviennent,
qui sont les coliques nephretiques,
les difficultez d'urine, & le pisse-
ment de sang.*

L'ON fait deux fautes considé-
rables touchant la pierre & la gravelle
pour faire cesser les acci-
dens qui en proviennent.

Premierement l'on ne fait atten-
tion qu'à la pierre & à la gravelle,
sans considerer que les glaires qui
sont la matière dont elles sont for-
mées, se trouvent toujours avec el-
les, & que par consequent il ne
faut jamais y travailler par des re-

introduites dans la Medecine. 155
medes interieurs , que l'on ne com-
mence par des purgations suffisan-
tes pour oster l'embarras , qui seul
cause toujours tous ces accidens.

En second lieu , ne considerant
que le calcul des reins & la pierre
de la vessie , l'on ne voit pas que
l'un & l'autre estant trop gros pour
passer , ne peuvent tout au plus
que faire quelque douleur de pe-
santeur , qui n'est jamais insuppor-
table. Le mal ny les accidens ne
se faisant jamais sentir que par les
graviers qui accompagnant tou-
jours les plus grosses pierres, sont
assez petits pour s'insinuer dans les
passages , & trop gros pour pouvoir
y passer facilement , & sans faire,
en s'arrestant, de cruelles douleurs,
bien de l'embarras , & quelque
déchirement de petits vaisseaux
qui en font sortir le sang parmi les
urines.

Il faut donc contre ces sortes
de maladies s'attacher uniquement
à donner des specifiques qui ayent

la propriété en fortifiant les parties de dissoudre les graviers qui y font le plus de peine, & c'est ce qu'on a trouvé, dont je peux dire que tous ceux qui étant travaillez de la pierre, de la vessie, ou du calcul des reins, s'en sont servis, n'en ont jamais pas plus ressenti d'accidens que si leur pierre eust été tout à fait dissoute, quoy qu'elle fust cependant restée tout entière.

Cela étant, ne vaut-il pas mieux se conserver avec la pierre tranquillement, & se tenir dans le même état, dont on ne ressent plus de mal par le moyen de ces sortes de remèdes innocens & spécifiques, que d'exposer sa vie dans les cruels tourments de l'extraction de la pierre, dont souvent on n'échappe pas, & après lesquels, quand on a eu le bonheur d'en être échappé, l'on ne laisse pas quelquefois d'y retomber par la formation d'une pierre nouvelle.

XIV.

Touchant les fiévres de langueur, l'apoplexie, & toutes les maladies habituelles, & periodiques.

QUAND il est question de quelque maladie passagere, comme sont les fiévres aiguës, ou réglées, & les fluxions, s'il est besoin d'évacuer, la raison veut qu'on le fasse dans le temps que ces sortes de maladies sont dans leur mouvement, parce que pour lors les humeurs sont plus disposées à l'évacuation. Cependant c'est ce que l'on ne veut point pratiquer, & par la plus grande erreur du monde, l'on attend pour aider la nature qu'elle ait esfuylé toutes les rigueurs de la maladie.

L'on convient dans la Medecine que quand on a été attaqué une fois de quelque maladie sujette à retour, ou que l'on est tombé dans quelque accident, menaçant de

mort subite , on doit pour les prévenir user de précaution , & le faire plus frequemment , suivant que les atteintes ont esté plus considérables , ou que les retours ont accoutumé d'estre plus frequens ; mais sur cette bonne maxime l'on se conduit ordinairement si mal , qu'il semble que l'on pratique la Medecine en dépit du bon sens .

J'ay veu des personnes assez temeraires pour se purger dans le mouvement de la goutte & durant leur plus violentes douleurs , quoy que n'ayant aucun dégout , ny autre marque de plenitude , ils dussent facilement connoistre que toute l'humeur peccante estoit retirée dans la partie affligée , où la douleur pouvoit suffire pour la consumer ; que d'ailleurs cette humeur n'estant point pour lors dans les voyes de l'évacuation , la purgation estoit par consequent inutile , & mesme préjudiciable .

D'autres tombent dans une er-

leur toute differente , s'imaginant, quoy qu'ils se sentent une plenitude generale d'huimeurs capable de fournir toujours de nouvelle matiere à leur douleur particuliere à mesure qu'elle en consume dans la partie malade , qu'il ne faut point faire de nouveau mouvement , de peur d'aigrir le mal, & ils ne voyent pas qu'en pouvant retrancher la cause , ils empêcheroient la continuation de l'effet.

Il y en a mesme , qui parce qu'ils ont entendu dire qu'il ne faut pas se purger dans la goute, n'osent point , quoy que leur goute soit sans douleur , faire aucun mouvement pour se délivrer d'une huimeur , qui pour n'en avoir aucun elle-mesme , les retient tres long-temps & fort inutilement hors de leur estat naturel , & de leurs fonctions ordinaires.

L'on a trouvé heureusement un remede avec lequel on peut tres bien se défendre contre toutes ces

160 *Les Erreurs particulières*
fortes de maladies , qui sont ou de
langueur & longues de leur natu-
re, ou de retour , & periodiques.
Et ce qui augmente de beaucoup
le merite de ce remede , c'est qu'on
le peut prendre utilement en quel-
que temps que ce soit de la mala-
die, sans qu'il y ait aucun danger
d'y faire quelque faute , parce qu'il
ne fait point de mouvement sensi-
ble , & qu'en consumant peu à peu
les glaires de l'estomach , & toutes
les humeurs superflues du corps, il le
rétablit dans son estat naturel & le
conserve en parfaite santé.

X VI.

*Touchant les Hemorrhagies du nez ,
& autres qui viennent par l'ouver-
ture des vaisseaux interieurs.*

L'ON croit communément une chose tout à fait contraire à la vérité , lors qu'on pense que les hemorrhagies du nez , ou de quelque autre endroit que des playes , sont des

introduites dans la Medecine. 161
des indices certains ou qu'il y a trop
de sang , ou qu'il est trop échauffé.

Car outre que je feray voir en
son lieu , qu'il ne sçauoit y avoir
trop de sang dans les vaisseaux , &
que c'est un ami qui sert à l'homme
continuellement dans ses besoins ,
il est évident que ces mesmes vais-
seaux estant son domicile naturel ,
il n'en doit jamais sortir de luy-mê-
me suivant l'ordre naturel.

Mais puis que le sang , qui doit
être de soy d'une substance grasse ,
pour estre propre à conserver les es-
prits vitaux qu'il contient , a eu be-
soin pour avoir son mouvement plus
libre , d'une serosité qui le rendist
plus coulant , laquelle pour cet effet
l'accompagne dans ses vaisseaux ;
ne pourroit-on pas dire avec plus de
raison que ce n'est que parce que
cette mesme serosité lors qu'elle est
trop abondante , rend le sang trop
coulant ; qu'il vient à ouvrir ses vais-
seaux par un effort de cette abon-
dance pour se répandre au dehors .

O

Or s'il est vray que les hemorragies viennent de ce que l'eau prévaut au sang , comment peut-on s'imaginer qu'elles proviennent de ce que l'on est trop échauffé ? & n'est-ce pas une chose terrible que se conduisant sur ce faux principe , l'on veuille , comme l'on fait tous les jours , ajouter perte sur perte , en se servant de la saignée dans l'hémorragie?

Pour moy , je trouve qu'il y a plus de raison pour les Medecins , & plus de seureté pour les malades , de courir d'abord à l'accident , en arrêtant l'écoulement du sang incontinent , & ensuite d'en retrancher la cause par un remede qui soit specifique pour diminuer les ferositez du sang.

Ceux qui estant sujets à ces hémorragies voudront se précautionner contre ces accidens par l'usage de ces moyens , reconnoîtront par le bon effet qu'ils y trouveront certainement , la vérité de ce que je

introduites dans la Medecine. 163
viens de dire , & combien grande
est l'erreur de ceux qui y tiennent
une conduite contraire.

XVII.

Touchant les hémorragies exte- rieures des playes.

LO R S Q U E les chairs viennent
d'estre entamées , si la playe est
trop petite , l'on n'en sçauroit trop
faire sortir de sang d'abord ; autre-
ment il s'en formeroit du pus au
dedans. Si la playe est grande , l'on
ne sçauroit trop conserver le sang ,
parce que plus les chairs en sont é-
puisées , plus difficiles elles sont à
se reprendre. Cependant souvent
on pratique tout le contraire de ces
deux vérités.

Quand un gros vaisseau est ou-
vert , ou qu'ils le sont tous dans le
retranchement que l'on a fait d'un
membre par une opération de Chi-
rurgie , les uns s'amusent à lier les
vaisseaux , les autres à y appliquer
O ij

le feu ou des remèdes brûlans ; & tous avec ces moyens laissent trop perdre de sang , dont ils renouvellement mesme quelquefois l'écoulement lors qu'ils levent le premier appareil , & que l'escare vient à tomber.

Pour éviter tous inconveniens dans ces occasions , il n'y a rien de si sûr , de si commode & de si prompt que le mastic noir qu'on a trouvé , que je puis dire estre l'un des plus admirables remèdes de la Médecine. Il suffit d'en jeter la poudre dans les playes externes & contre les ouvertures des vaisseaux, pour estre guéri , sans qu'il soit nécessaire de jamais y toucher ny de panser la playe , & sans ressentir après cela aucune douleur. Car de cette poudre & du sang qui sort de la playe , il s'en fait un ciment adoucissant , qui ne quitte plus que lors que les chairs sont reprisées.

XVIII.

Touchant les playes exterieures & nouvelles.

ON ne guerit presque jamais des playes , parce que par une ignorance insupportable , ou pour prolonger la cure , on laisse degenerer presque toutes les playes en ulcères , en y laissant former le pus.

Lors que les playes sont nouvelles , sur tout si elles ne penetrent point dans le corps , la cure n'en peut estre parfaite , si l'on ne conserve tellement les chairs qu'on les garde de la corruption & de la suppuration.

C'est ce qui se peut par le moyen de l'emplâtre d'esience , parce qu'en fortifiant les chairs il les défend de la fluxion ; qu'il l'empêche mesme de se former , en faisant cesser la douleur qui pourroit l'attirer ; & que par consequent délivrant ainsi tous les bleslez dont les playes ne

166 *Les Erreurs particulières*
penetrent pas dans la capacité , &
qui sont sans fracture d'os ou cou-
pure de nerfs , il les préserve des
mains des Chirurgiens.

XIX.

*Touchant les vieilles fistules , & autres
vieux ulcères extérieurs.*

L'On tient communément pour certain , que les ulcères malins , comme les loups , & les fistules calleuses , sur tout des mal taillés de la pierre sont incurables ; mais cette opinion n'est commune que parmi ceux qui ne sçavent pas que tout ce qui tient à la vie est guérissable , & qui ne connoissent pas la méthode d'y faire renaître les dispositions naturelles , & de remettre les parties ulcerées dans l'état des playes nouvelles , par le moyen d'un remède qui y soit spécifique .

J'ay connu à Dole un Avocat , que toute la Ville sçavoit incommodé d'une fistule qui luy estoit

restée depuis douze ans , par où il rendoit toute son urine ensuite de l'operation qu'on luy avoit faite de la pierre , & qui pour en guerir avoit consulté de tres fameux Operateurs & Chirurgiens , tant en France qu'en Allemagne , desquels il ne put tirer autre chose , si ce n'est qu'il luy falloit porter son mal jusqu'au tombeau . Cependant l'on sçait publiquement dans cette mesme Ville qu'il a esté parfaitement gueri en un mois , & sans aucune incision ny douleur , par le remede le plus innocent du monde , qui tous les jours faisoit lever peu à peu comme par table la callosité de sa fistule . Ce remede certainement épargneroit de grands frais , & feroit d'une utilité incomparable à une infinité de pauvres personnes qui demeurent comme incurables pour le reste de leur vie , sur tout dans les Hôpitaux , manque d'un pareil secours .

Touchant les impuretés de la peau.

ON commet sur cet article de tres grandes fautes, où l'on ne tomberoit pas si l'on sçavoit bien que les gales & toutes les autres impuretés que la nature rejette par effumation sur la superficie du corps, comme elle fait souvent par évacuation au dehors, peuvent estre de bons & de mauvais signes.

Car si ces especes d'évacuations sont les effets d'une trop grande plenitude du corps, & d'une nature accablée, telle qu'elle est lors que le mal luy est insupportable, ou qu'elle n'en peut point venir à bout toute seule, en ce cas il faut les regarder comme les indices d'une grande maladie prochaine, qu'il faut que l'art previenne par d'autres évacuations suffisantes.

Mais si les impuretés paroissent sur la peau avec quelque soulagement

ment pour les personnes , ou au moins sans qu'elles se sentent aucunement indisposées au dedans , il faut pour lors les considerer comme des crises salutaires , se contenter d'y aider par des onctions qui avancent plutost la transpiration au lieu de l'enipescher , & ne point toucher à ce qui est sain par aucun remedes generaux , parce qu'on ne doit point faire de mouvement contraire à celuy qu'a fait sage-ment la nature.

XXI.

*Touchant les maladies contre lesquel-
les on a tenté inutilement des re-
medes , & qui ont reduit les mala-
des à l'extrémité.*

RIEN n'est plus capable de per-
suader qu'il s'est introduit bien
des erreurs dans la Medecine , que
le malheur que l'on a soy-mesme
de n'y avoir pû trouver sa gue-
risson.

P

Car s'il n'appartient qu'à la nature seule de travailler à la guérison, soit en faisant operer les remèdes qui sont propres pour retrancher les causes nuisibles, soit en se rendant maîtresse des mauvaises humeurs par le mouvement de digestion qu'elle leur donne pour les separer & les rejeter, il est du devoir aussi de la Médecine seule de servir utilement la nature, & de l'aider en lui fournissant les remèdes qui lui conviennent pour l'inviter à faire son ouvrage, & à l'achever lors qu'elle n'y suffit pas.

C'est par ce moyen seul que la Médecine peut contribuer à la guérison, & elle ne sauroit exercer son pouvoir, ny le manifester que par la vertu qu'elle a de donner du soulagement en arrestant le progrès des maladies ensuite du retranchement des causes nuisibles.

Si donc les remèdes ayant exercé leur action n'ont pas été suivis de ces bons effets, & si tandis que

la cause nuisible subsiste la maladie a enfin reduit par son progrés le malade à l'extrémité , pour lors il est bien évident qu'on a donné dans la fausse Medecine , & il y auroit de l'imprudence d'esperer qu'on en pût revenir par les mesmes moyens qui n'auroient pû empêcher qu'on ne vînt à cette extrémité.

Mais puisque par l'action que la nature a donnée aux remedes en cette rencontre , il a paru qu'elle n'a pas manqué de son costé , & qu'il y doit avoir encore quelque ressource de vie qu'on ne connoît pas ; dans ce mesme cas l'on doit chercher un remede plus propre pour cet estat , qui ne soit que pour reparer les épuisemens d'une nature fatiguée du mal & des remedes inutiles durant tout le progrés d'une rude maladie , & en mesme temps pour aider àachever dans les mauvaises humeurs une digestion à laquelle la nature n'auroit pas suffi.

Et c'est ce que je crois avoir rencontré , puisque par le moyen du remede que j'ay découvert, j'ay veu revenir de fort loin quantité de personnes considerables qui étoient reduites à l'agonie ; mais je m'en expliqueray plus amplement dans la sixième Partie de cet ouvrage , en parlant du specifique purifiant d'Haly-abas ; me contentant présentement pour demeurer dans mon sujet , d'avoir fait voir qu'il y a dans la Medecine bien des erreurs , qui comme autant de maladies , sont des obstacles à sa vertu , & d'avoir par les mesmes raisons donné à chacun des moyens suffisans pour s'en défendre , ou pour s'en guerir.

FIN.



